

**"La Baraka du Pain : Une Anthologie de la Sagesse Marocaine"**, se veut une immersion au cœur de l'identité du Royaume, là où le sacré rencontre le quotidien dans la chaleur d'un four traditionnel.



LA  
BARAKA  
DU PAIN

---

# Chronique d'un soufisme de l'action et de la dignité

Dans le silence qui précède l'aube, avant même que l'appel du muezzin ne vienne déchirer le voile de la nuit, un son familier résonne à travers les murs de pisé des Médinas et les façades blanches de Casablanca : le pétrissage. C'est le rythme cardiaque du Maroc. Sous les paumes vigoureuses, la farine et l'eau s'épousent pour devenir cette entité sacrée que nous nommons, avec un mélange de crainte et d'amour, **le Pain**.

Mais au pays du couchant lointain (*Al-Maghrib al-Aqsâ*), le pain n'est pas un simple aliment. Il est le point de suture entre le ciel et la terre, le témoin muet d'un pacte millénaire entre l'homme, son Créateur et son prochain. Ce livre, *La Baraka du Pain*, n'est pas une étude culinaire ; c'est un voyage au cœur d'une métaphysique populaire où la spiritualité ne se

niche pas dans les livres, mais se mesure au poids de la miche partagée.

### **La Table des Origines : De Casablanca à Kénitra**

L'idée de cet ouvrage n'est pas née dans la poussière des bibliothèques, mais dans la chaleur d'une demeure familiale à Casablanca. Je revois encore notre grand foyer, ce centre de gravité où le temps semblait suspendre son vol. Nous étions tous là, réunis autour de la table, formant un cercle sacré face à mon père et ma mère.

Tout commençait par l'eau. Ce rituel purificateur où l'on se lavait les mains, comme pour se délester des scories du monde extérieur avant de toucher au sacré. Puis venait le silence de la prière paternelle, ce murmure de gratitude qui transformait l'instant en grâce. Mon père, tel un officiant, saisissait alors le grand pain rond. Il ne le coupait pas ; il le rompait, le fragmentait avec une précision pleine d'égards, distribuant à chacun sa part de vie. Ce geste, ponctué du "*Bismillah*" (Au nom de Dieu) collectif, n'était pas une simple

habitude ; c'était une leçon de droit : nul ne commence avant l'autre, nul ne possède plus que l'autre.

Ce même rituel, je l'ai retrouvé chez mon oncle Driss, et je l'ai vu se perpétuer dans nos maisons, de Casa à Kénitra. C'est cette transmission invisible, ce passage de témoin entre les générations, qui fait du pain le socle de notre identité. C'est aussi ce couscous du vendredi, généreux et fumant, que l'on préparait avec ferveur pour l'offrir à la mosquée, transformant un repas familial en une offrande à la communauté.

### **La Théologie de la Main Tendue**

Alors que l'histoire de la pensée s'égaré souvent dans les labyrinthes de l'abstraction, le Maroc a forgé, au fil des siècles, une sagesse de l'immédiat : le "**Soufisme de l'Action**". Loin des cellules de retraite isolées, les grandes figures du mysticisme marocain — de la dignité de Moulay Abdelkader Jilali à la ferveur distributive d'Abou Al Abbas Sebti — ont compris une vérité fondamentale : la

---

lumière divine ne peut habiter un corps brisé par la faim.

Leur doctrine tenait en un geste : rompre le pain. Ils ont enseigné que la véritable *Hadra* (présence divine) ne se trouve pas uniquement dans l'extase de la danse, mais dans l'odeur du four commun (*le ferrane*), là où les pains des nantis et des démunis cuisent côte à côte, sans distinction de rang.

### **Le Pain, Gardien de la Baraka**

Évoquer la "Baraka", c'est parler de cette mystérieuse multiplication du peu. C'est cette force invisible qui fait qu'une galette d'orge, lorsqu'elle est offerte avec le cœur, suffit à rassasier une tribu. On nous apprenait qu'on ne coupe jamais le pain avec l'acier froid d'un couteau — geste jugé trop agressif envers la vie — on le rompt à la main, avec la douceur que l'on doit à un être cher.

À travers les récits de ce livre, nous découvrirons comment les saints et les anonymes — comme mon père, mon oncle ou les mères de Kénitra — ont érigé le partage en

rempart contre la misère. Pour Sidi Abderrahmane El Majdoub, la justice sociale n'était pas un concept politique, mais une exigence de la foi.

Ce livre est une invitation à s'asseoir autour de la *mida* (la table basse ronde), symbole de l'égalité absolue. À travers des anecdotes puisées dans les souvenirs de mon enfance et des faits méconnus de notre patrimoine, nous explorerons cette idée révolutionnaire : **le pain est le premier mot de la prière.**

Entrer dans la lecture de *La Baraka du Pain*, c'est accepter de voir le Maroc par le prisme du don. Car au final, dans la poussière des siècles et le tumulte de la modernité, une seule certitude demeure : celui qui partage son pain ne se contente pas de nourrir un homme, il restaure l'architecture du monde.

**Bienvenue dans cette chronique de la dignité, où chaque miette est une leçon de vie et chaque repas, un acte de foi.**



# INTRODUCTION

## **Le Pain comme Alphabet de l'Âme : Une Métaphysique du Blé**

Au Maroc, le pain (*khobz*) n'appartient pas au règne de la simple consommation ; il habite celui de la parenté. Il est le premier arrivant à table et le dernier à la quitter, tel un patriarche silencieux. On ne le "consomme" pas, on l'honore. Dans l'inconscient collectif, le pain est une extension de la *Baraka* divine, une matérialisation du souffle de vie.

Cette relation charnelle prend sa source dans une philosophie séculaire : "**Le Pain d'abord**". Ce n'est pas là un cri de matérialisme vulgaire, mais le fondement d'une spiritualité marocaine pragmatique. Nos ancêtres avaient compris, bien avant les traités de sociologie, que l'on ne peut s'adresser à l'esprit d'un homme si son estomac crie famine. De l'Atlas au Sahara, des ruelles de

Fès aux remparts de Marrakech, le pain est le médiateur sacré entre l'Homme et Dieu.

### **La Sacralité du Geste : Le Pain comme Texte**

Observez un Marocain face à une miette tombée : il la ramasse avec une hâte dévote, l'embrasse comme on baise le front d'un enfant, puis la dépose en hauteur, sur un mur ou dans l'interstice d'une pierre, pour la soustraire aux souillures du sol. On ne coupe jamais le pain au couteau ; on ne blesse pas le don de Dieu par l'acier froid. On le rompt à la main, dans un geste de partage qui remonte à la nuit des temps. Jeter du pain, c'est commettre un sacrilège, un outrage à la *N'âma* (le bienfait).

### **L'Odeur et le "Pain Nu" : La Quintessence de la Simplicité**

Il existe une poésie du "Pain Nu" (*Khobz Hafi*). C'est le pain mangé sans rien, ni huile, ni thé, ni viande. Dans la tradition populaire, le pain nu est le test de la gratitude : savoir

---

apprécier le goût du grain pur, c'est être en paix avec son destin.

Son odeur, surtout, est une mémoire olfactive nationale. C'est le parfum du levain qui fermente sous une couverture de laine dans la pénombre d'une cuisine, puis l'effluve enivrant qui s'échappe du *ferrane* (four public). Cette odeur de croûte dorée et de mie chaude est le parfum de la sécurité ; tant qu'elle flotte dans le quartier, la cité est sous la protection divine.

### **Cartographie des Rituels : De Fès à Kénitra**

Chaque cité marocaine a sculpté son propre rapport au blé, mêlant mysticisme et art de vivre :

**-Fès, la Cérémonieuse :** Dans la cité idrisside, le pain est une affaire de précision. Le rituel du four public y est presque une liturgie. Chaque famille marque sa pâte d'un signe distinctif (une empreinte de doigt, un coup de fourchette) pour que le *ferrane* reconnaisse les siens. Offrir un pain à un voisin à Fès est un

acte de haute diplomatie sociale, scellant le pacte du voisinage (*el-jar*).

**-Marrakech, la Généreuse :** Sous l'ombre de la Koutoubia, le pain est lié au don immédiat. C'est ici qu'Abou Al Abbas Sebti a enseigné que le pain donné multiplie le pain possédé. Le rituel marrakchi est celui de la table ouverte, où la galette est toujours plus grande que le nombre de convives, car "l'invité de Dieu" peut surgir à tout instant.

**-Casablanca, la Résiliente :** Dans le grand foyer de mon enfance à Casa, le pain était le ciment de l'unité. Le rituel de la *Mida* commençait par le lavage des mains à l'aiguillère (*tass o l-ebriq*), suivi du silence sacré pendant que le père, face à la mère, récitait la prière avant de distribuer les parts. À Casablanca, ville de tous les brassages, le pain restait le repère immuable, le lien entre la modernité et les racines.

**-Kénitra, le Grenier du Cœur :** Dans cette région du Gharb, terre de plaines et de blé, le pain a le goût de la terre nourricière. Les rituels y sont empreints de la générosité des

moissons. C'est ici que le "couscous du vendredi" partagé à la mosquée prend tout son sens : un transfert de la *baraka* familiale vers le corps social tout entier.

**Oujda, la Porte de l'Oriental :** À l'est, là où le soleil se lève sur le Maroc, le pain est une épopée. Oujda est la terre du blé dur et de la *Khobz el-Dar* généreuse, souvent parsemée de graines de sésame ou de nigelle. Le rituel oujdi est celui de l'hospitalité légendaire : on ne conçoit pas de recevoir sans une montagne de pains chauds, symboles de la *Sakhawa* (générosité) frontalière. Le pain y est le garant de la fraternité, celui que l'on rompt pour sceller une alliance ou apaiser un conflit.

**-Agadir et le Souss, la Baraka de l'Argan :** Au sud, là où l'Anti-Atlas rencontre l'Océan, le pain change de visage mais redouble de sacralité. À Agadir, le pain de blé ou d'orge (*Tafarnout*) est cuit sur des galets chauffés, lui donnant cette texture alvéolée unique. Le rituel y est indissociable de l'huile d'Argan et du miel. C'est le pain de la patience et de l'endurance berbère. Partager le pain à Agadir, c'est sceller l'hospitalité du *Souss*, une terre où

la rareté de l'eau a rendu chaque grain de blé plus précieux que l'or.

### **La Prière du Grain**

Entrer dans ce livre, c'est redécouvrir que derrière chaque geste quotidien se cache une sagesse profonde. Le pain n'est pas une marchandise, c'est un alphabet. Chaque miche est une lettre, chaque partage est un mot, et l'ensemble forme la plus belle des prières : celle de la dignité humaine respectée.

Bienvenue dans cette chronique où le sacré se pétrit, où l'odeur du pain chaud est l'encens des pauvres et des rois, et où la *Baraka* se cache dans le creux d'une main qui donne.

# **Chapitre 1 : Abou Al Abbas Sebti – L'Économie du Don**



À Marrakech, la ville ocre où les murailles portent encore les échos des siècles, une présence invisible semble veiller sur les habitants. Ce n'est pas seulement l'histoire qui habite ses ruelles, mais une mémoire vivante, incarnée par Abou Al Abbas Sebti, plus connu sous le nom de Sidi Bel Abbès, le saint patron de la cité.

Sa vie ne fut pas simplement un parcours spirituel, mais une véritable révolution silencieuse. Dans un monde où la richesse était souvent perçue comme accumulation, il introduisit une idée presque subversive : « **Ce qui existe s'accroît par le don.** »

Cette formule, d'une simplicité désarmante, allait transformer durablement les mentalités marocaines, en particulier à Marrakech. Elle reposait sur une logique paradoxale : plus on donne, plus on reçoit. Mais au-delà de l'économie matérielle, elle ouvrait une voie vers une économie du cœur et de l'esprit.

Sidi Bel Abbès enseignait que la prospérité ne se mesure pas à la possession, mais à la circulation. Le pain partagé nourrit davantage

que le pain gardé. L'eau offerte désaltère celui qui la reçoit, mais purifie aussi celui qui la donne. Ainsi, Marrakech devint non seulement une cité de commerce et de rencontres, mais aussi un espace où la générosité façonnait les liens sociaux.

Son héritage dépasse les siècles : il a inscrit dans la conscience collective l'idée que la richesse véritable est celle qui se transmet. Les souks bruissent encore de cette philosophie, les gestes quotidiens des habitants en portent la trace, et les murailles semblent répéter à voix basse cette maxime intemporelle.

En honorant Sidi Bel Abbès, Marrakech ne célèbre pas seulement un saint, mais une vision du monde où l'abondance naît du partage, et où la mémoire spirituelle devient une force vivante, toujours actuelle.

---

Marrakech au XII<sup>e</sup> siècle : une ville en tension



*Agir plutôt que prêcher,  
Nourrir et aider les plus démunis...*

---

## **I. Marrakech au XIIe siècle: une ville en tension**

Marrakech, au XIIe siècle, était bien plus qu'une cité florissante : elle incarnait le cœur battant du pouvoir almohade. Fondée à la fin du XIe siècle par les Almoravides, puis transformée par les Almohades, elle devint rapidement un centre politique, religieux et intellectuel incontournable du Maghreb. La Mosquée Koutoubia, avec son minaret majestueux, dominait la ville et symbolisait à la fois la grandeur spirituelle et l'autorité des souverains. Les érudits, juristes et théologiens y débattaient des fondements de la foi, tandis que les artisans et commerçants animaient les souks, donnant à Marrakech une vitalité sans égale.

Mais derrière cette splendeur se cachait une autre réalité, plus sombre et souvent occultée. La prospérité ne profitait pas à tous : les inégalités sociales étaient criantes. Les élites vivaient dans l'opulence, protégées par les murailles et les palais, tandis qu'une multitude de pauvres, d'aveugles, de mendiants et

d'exclus survivait dans les marges de la cité. Ces hommes et femmes formaient une population invisible, ignorée par les institutions et reléguée aux périphéries, dans une société où la dignité humaine était trop souvent conditionnée par la richesse et le statut.

C'est dans ce contexte de tension entre grandeur et misère qu'émerge la figure singulière d'Abou Al Abbas Sebti. Contrairement à de nombreux savants de son temps, il ne se limita pas à l'interprétation des textes ou aux débats théologiques. Son choix fut radical : il plaça l'action au cœur de sa mission. Là où d'autres discouraient sur la charité, lui la pratiquait. Là où certains invoquaient la miséricorde divine, lui la traduisait en gestes concrets. Nourrir les affamés, vêtir les démunis, soutenir les marginalisés devint pour lui une forme de prêche silencieux mais puissant.

Ainsi, Marrakech au XIIe siècle ne fut pas seulement le théâtre d'une effervescence intellectuelle et architecturale, mais aussi celui d'une lutte morale et sociale. Abou Al Abbas

Sebti incarna cette tension : il rappela que la grandeur d'une cité ne se mesure pas seulement à ses monuments ou à ses savants, mais à la manière dont elle traite ses plus vulnérables. Son action fit de lui une figure de transmission et de dignité, un homme qui transforma la charité en acte fondateur de justice sociale.

---



---

## II. La naissance d'une économie morale : donner comme principe fondateur

Contrairement aux modèles économiques classiques fondés sur l'échange marchand ou l'accumulation de biens, Sebti proposait une véritable **économie du don**. Dans sa vision, la richesse ne se mesurait pas à ce que l'on conservait jalousement, mais à ce que l'on savait redistribuer pour maintenir l'équilibre de la communauté. Le don devenait ainsi un principe fondateur, une règle de vie qui transcendait les calculs individuels pour instaurer une circulation collective de la baraka — cette bénédiction invisible qui assure prospérité et harmonie.

Sebti ne concevait pas le don comme une charité ponctuelle ou une aumône aléatoire. Il en faisait un **système organisé, presque institutionnalisé**, où chacun devait assumer une responsabilité morale vis-à-vis des autres. Ses tournées dans les quartiers de Marrakech n'étaient pas des quêtes de subsistance, mais des actes pédagogiques : il frappait aux portes des riches commerçants pour leur rappeler que

---

leur fortune n'avait de sens que si elle participait à la cohésion sociale. Le refus de donner n'était pas seulement une faute individuelle, mais une rupture de l'équilibre collectif.

Les traditions locales rapportent une anecdote révélatrice : un marchand prospère refusa un jour de contribuer. Peu après, ses affaires déclinèrent brutalement, comme si la bénédiction s'était retirée de ses biens. Revenu auprès de Sebti, il comprit que le don n'était pas une perte, mais une **circulation nécessaire de la grâce**. Donner, c'était maintenir le flux vital qui relie les hommes entre eux et les relie à Dieu. Refuser, c'était interrompre ce flux et s'exposer à la stérilité.

Cette conception rejoint, par anticipation, les réflexions modernes sur l'**économie solidaire** et l'**économie du care**, où la valeur ne se réduit pas au profit mais s'élargit à la qualité des relations et au bien-être collectif. Elle trouve aussi un écho dans les travaux de l'anthropologue Marcel Mauss, qui montra que le don n'est jamais gratuit : il crée des obligations de donner, de recevoir et de rendre,

et fonde ainsi le tissu social. Sebti, bien avant ces théories, avait compris que la prospérité ne pouvait être durable que si elle circulait, et que la bénédiction divine se manifestait dans cette circulation.

En ce sens, l'économie morale de Sebti repose sur une conviction profonde : **la richesse est relationnelle et spirituelle**. Elle ne réside pas dans l'accumulation matérielle, mais dans la capacité à créer des liens, à renforcer la solidarité et à faire circuler la bénédiction. Donner devenait non seulement un acte de générosité, mais un principe fondateur de la vie sociale, garant de la dignité et de la prospérité partagée.

---



---

### **III. L’anecdote fondatrice de la “Abbassia” : quand le commerce rencontre la spiritualité**

Dans les souks de Marrakech, le tumulte des voix, le parfum entêtant du cumin et du safran, le scintillement des cuivres et le froissement des étoffes composent une symphonie quotidienne. Mais derrière ce décor vibrant, un geste discret se répète, presque imperceptible : certains commerçants mettent de côté une part de leur premier gain pour les nécessiteux. Ce geste, appelé “**Abbassia**”, est bien plus qu’une aumône. Il est un rituel, une discipline, une mémoire spirituelle qui traverse les siècles.

#### **Les racines soufies de la pratique**

La “Abbassia” trouve son origine dans l’enseignement de **Abou Al Abbas Sebti** (1129–1204), maître soufi de Marrakech, dont la pensée a profondément marqué la ville et ses habitants. Pour lui, la spiritualité ne se limitait pas aux mosquées ou aux cercles de méditation : elle devait irriguer la vie quotidienne, jusque dans les marchés et les

ateliers. Sebti enseignait que la richesse n'était jamais une propriété absolue, mais un **dépôt confié par Dieu**, dont une part devait être restituée à la communauté.

Ainsi, la "Abbassia" est née comme une **alliance silencieuse** entre le marchand et le divin : reconnaître que la prospérité n'est pas seulement le fruit du travail, mais aussi de la grâce. Elle incarne une vision où l'économie devient un terrain d'éducation spirituelle, où chaque transaction est l'occasion de rappeler la fraternité et la solidarité.

### **L'anecdote fondatrice**

On raconte qu'un artisan de la médina, fidèle à cette pratique, donnait systématiquement la première pièce gagnée chaque matin. Un jour, accablé par ses propres difficultés, il décida de garder cette pièce. La journée fut marquée par des pertes, des querelles et une inquiétude persistante. Le lendemain, reprenant son habitude, il affirma avoir retrouvé une **sérénité intérieure et une prospérité inattendue**.

Cette histoire circula de bouche en bouche, devenant une parabole populaire. Elle enseignait que la “Abbassia” n’était pas une superstition, mais une **assurance spirituelle contre les aléas de la vie**. Elle rappelait que la prospérité matérielle ne pouvait être dissociée de la paix intérieure et de la solidarité.

### **Une éthique du commerce**

La “Abbassia” s’est imposée comme une véritable **éthique marchande** :

- Elle purifie le gain en l’ouvrant à la solidarité.
- Elle rappelle que l’économie est inséparable de la morale et de la spiritualité.
- Elle transmet, de génération en génération, une pédagogie silencieuse qui fait du marché un espace de fraternité autant que de transaction.

Dans cette perspective, la “Abbassia” peut être comprise comme un **impôt volontaire sur la chance**, une offrande symbolique qui transforme le premier bénéfice en bénédiction

partagée. Elle incarne une philosophie où **le commerce devient prière**, où la prospérité se mesure autant à la richesse matérielle qu'à la capacité de donner.

### **Une mémoire vivante dans la médina**

Aujourd'hui encore, dans les souks de Marrakech, ce geste se perpétue. Il relie les marchands contemporains à une longue chaîne de mémoire spirituelle. La "Abbassia" rappelle que derrière chaque pièce échangée se cache une histoire de dignité, de confiance et de transmission. Elle est la preuve que la médina n'est pas seulement un lieu d'échanges économiques, mais un **sanctuaire vivant où la spiritualité irrigue le quotidien**.

Elle incarne une pédagogie invisible : celle qui enseigne que la prospérité véritable ne se mesure pas seulement en dirhams accumulés, mais en **équilibre intérieur et en solidarité partagée**. Dans ce geste, le marchand devient passeur de bénédiction, et le marché, un espace où la spiritualité se mêle au tumulte des affaires.



---

#### **IV. Le primat de l'urgence : servir avant de prier**

Parmi les récits les plus marquants de la vie de Sebti, celui de la prière interrompue demeure emblématique. Un soir, alors que l'appel à la prière s'élevait de la Mosquée Koutoubia et que les fidèles se pressaient vers la maison de Dieu, un homme en détresse interpella Sebti. Voyant cela, un croyant s'étonna qu'il ne se précipite pas vers la mosquée. Sa réponse fut simple, mais bouleversante :

**« Laisse cela... secourir cet homme est ma prière de l'instant. »**

Cette phrase résume toute sa philosophie. Pour lui, la spiritualité n'était pas une fuite hors du monde, mais une immersion totale dans ses urgences. Il plaçait l'humain au cœur du sacré, rappelant que la prière véritable ne se limite pas aux gestes rituels, mais se manifeste dans l'acte de compassion.

Sebti incarnait une vision radicale : la transcendance ne se trouve pas dans l'abstraction, mais dans la chair des situations

concrètes. Servir un être en détresse, tendre la main à celui qui tombe, guider celui qui se perd — voilà, pour lui, l'essence même de l'adoration. La mosquée, les versets, les assemblées n'étaient pas niés, mais replacés dans une hiérarchie où l'urgence humaine devenait la première liturgie.

Dans une autre anecdote, il aurait retardé une assemblée religieuse importante pour s'occuper d'un aveugle perdu dans les ruelles de Marrakech. Lorsqu'on lui reprocha ce retard, il répondit avec une clarté désarmante :

**« Celui que vous attendiez parlait de Dieu. Celui que j'ai aidé en avait besoin. »**

Par ces mots, Sebti rappelait que la parole sur Dieu ne vaut que si elle se traduit en actes de miséricorde. L'enseignement, le discours, la théologie, tout cela n'a de sens que s'il est incarné dans le geste qui sauve, dans la présence qui reconforte.

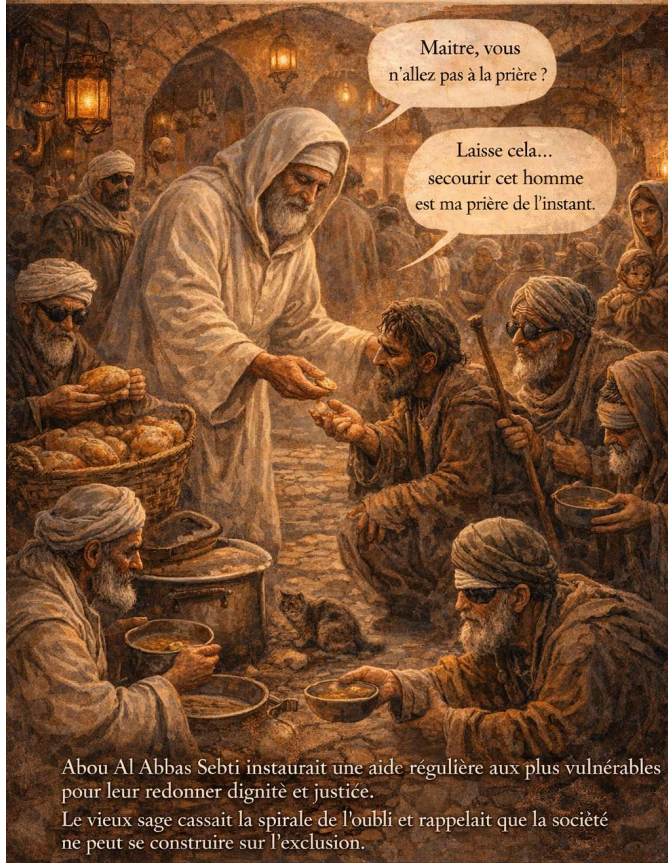
Ainsi, il renversait les priorités habituelles : la prière n'était pas une obligation mécanique, mais une disponibilité intérieure. Elle pouvait

se vivre dans le silence d'un geste, dans la chaleur d'une main tendue, dans l'attention portée à l'autre. Pour lui, **secourir était prier, et prier sans secourir n'était qu'un simulacre.**

Ces récits nous invitent à méditer sur une vérité intemporelle : le sacré n'est pas séparé du quotidien, il s'y incarne. La dignité humaine devient le premier sanctuaire, et chaque urgence est une liturgie. Sebti nous enseigne que la véritable spiritualité n'est pas un retrait, mais une immersion dans la fragilité du monde, où chaque instant peut devenir prière si l'on choisit de servir.

---

V. UNE ATTENTION PARTICULIÈRE AUX PLUS VULNÉRABLES : LES AVEUGLES ET LES OUBLIÉS



IV. LE PRIMAT DE L'URGENCE : SERVIR AVANT DE PRIER

---

**V. Une attention particulière aux plus vulnérables : les aveugles et les oubliés**

Abou Al Abbas Sebti, fidèle à sa vision d'une société fondée sur la dignité et la solidarité, accordait une attention singulière aux plus vulnérables, en particulier aux aveugles, nombreux dans les médinas de son époque. Loin de se limiter à une charité ponctuelle, il mit en place un véritable système de redistribution régulière, une sorte de pension avant l'heure, qui garantissait à ces exclus une subsistance stable et respectueuse.

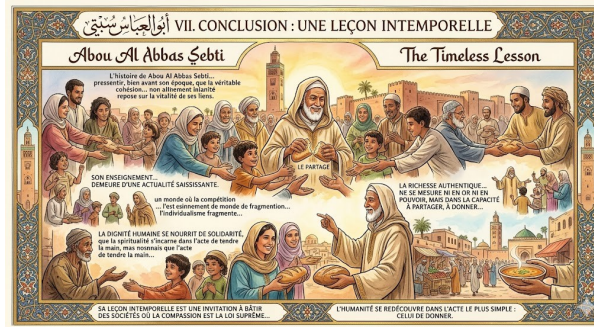
Ce geste, en apparence simple, portait une dimension profondément politique et spirituelle : il ne s'agissait pas seulement de nourrir des corps, mais de réintégrer des êtres marginalisés dans le tissu social, de leur restituer une place et une voix. En agissant ainsi, Sebti brisait le cercle de l'invisibilité et de l'oubli, rappelant que la société ne peut se construire sur l'exclusion mais sur l'inclusion des plus fragiles.

Des témoignages rapportent que des distributions quotidiennes étaient organisées à

proximité de son lieu de vie. Chacun recevait selon ses besoins, sans humiliation ni distinction, dans une atmosphère empreinte de respect et de fraternité. Ce rituel devenait une scène de justice sociale : les aveugles, les pauvres, les oubliés, tous trouvaient là un espace où la dignité humaine était restaurée.

Au-delà de l'assistance matérielle, cette pratique incarnait une pédagogie vivante : elle enseignait aux témoins et aux disciples que la véritable richesse ne réside pas dans l'accumulation, mais dans la circulation des biens et dans la reconnaissance mutuelle. Elle rappelait que la société est un corps, et que négliger ses membres les plus faibles revient à fragiliser l'ensemble.

Ainsi, l'action d'Abou Al Abbas Sebti envers les aveugles et les oubliés s'inscrit dans une vision plus large : celle d'un projet de civilisation où la spiritualité se traduit en justice sociale, où la mémoire des vulnérables devient une source d'espérance et de cohésion.



## VII. Conclusion : une leçon intemporelle

L'histoire de Abou Al Abbas Sebti n'est pas seulement celle d'un saint vénéré, mais celle d'un visionnaire qui a su pressentir, bien avant son époque, que la véritable cohésion d'une société ne repose pas sur la rigidité de ses lois, mais sur la vitalité de ses liens.

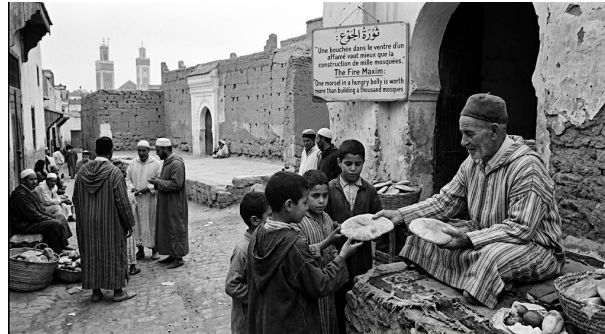
Son enseignement, transmis à travers gestes simples et paroles lumineuses, demeure d'une actualité saisissante. Dans un monde où la compétition s'impose comme norme et où l'individualisme fragmente les communautés, il nous rappelle que la richesse authentique ne

se mesure ni en or ni en pouvoir, mais dans la capacité à partager, à donner, à reconnaître l'autre comme une part de soi.

Abou Al Abbas Sebti nous invite à réapprendre l'évidence : que la dignité humaine se nourrit de solidarité, que la spiritualité s'incarne dans l'acte de tendre la main, et que la prière la plus haute n'est pas toujours celle qui s'élève vers le ciel, mais celle qui s'accomplit dans le regard bienveillant, dans le pain partagé, dans la main tendue vers celui qui manque.

Ainsi, son héritage dépasse les siècles et les frontières. Il nous enseigne que la mémoire des saints n'est pas figée dans les mausolées, mais vivante dans chaque geste de fraternité. Sa leçon intemporelle est une invitation à bâtir des sociétés où la compassion est la loi suprême, où l'espérance se transmet de cœur en cœur, et où l'humanité se redécouvre dans l'acte le plus simple : celui de donner.

**Chapitre 2 : Moulay  
Abdelkader Jilali –  
Le Sultan des  
Affamés**



Voici un développement enrichi et structuré de ce récit sur Moulay Abdulkader Jilali, explorant les dimensions spirituelles, sociales et culturelles de cette figure emblématique au Maroc.

---

---

## L'Exil Fertile : De l'Euphrate aux Contreforts de l'Atlas

Si Bagdad fut le berceau historique de **Sidi Abdelkader Jilali** (connu en Orient sous le nom d'Abd al-Qadir al-Jilani) au XIIe siècle, c'est sur la terre du Couchant, le Maroc, que son âme a trouvé son écho le plus vibrant et sa demeure la plus pérenne. Bien que ses racines soient orientales, le culte de Moulay Abdelkader a bénéficié d'une terre d'asile exceptionnelle, s'intégrant si intimement au paysage mental marocain qu'il en est devenu l'un des piliers du « génie local ».

Au Maroc, il n'est pas qu'un nom dans une lignée soufie ; il est le "**Sultan des Saints**" (Sultan al-Awliya), une présence invisible mais tangible qui veille sur les médinas et les douars.

---

## **La Maxime de Feu : Une Éthique de la Digestion**

C'est à lui que l'on doit cette phrase qui résonne encore aujourd'hui comme un défi fracassant lancé aux bâtisseurs de palais et aux démonstrations de piété ostentatoire :

**"Une bouchée dans le ventre d'un affamé vaut mieux que la construction de mille mosquées."**

Cette sentence n'est pas une simple formule de sagesse ; c'est une **Maxime de Feu**. Elle opère un basculement radical de la sacralité : le corps souffrant de l'homme devient plus sacré que le marbre des minarets. Pour Jilali, la véritable architecture de la foi ne se bâtit pas avec de la pierre et du mortier, mais avec du pain et de la dignité. Il a ainsi désacralisé l'édifice pour resacraliser l'humain.

---

---

## Le Soufisme des Halles : La Spiritualité du Quotidien

Dans la tradition marocaine, Jilali incarne ce que l'on pourrait appeler le "**soufisme de proximité**" ou le "**soufisme des halles**". Loin des cellules de méditation isolées et de l'ascétisme éthéré, il s'est imposé comme le gardien des causes désespérées et, surtout, le **vigile des ventres vides**.

**-Une Éthique de Combat :** Il ne demandait pas aux fidèles de jeûner par simple mortification, mais d'être obsédés par la faim des autres. Il a transformé la charité — souvent perçue comme une condescendance — en un devoir de justice, une éthique de combat contre l'indifférence sociale.

**-Le Saint des Exclus :** Pour les dépossédés, les veuves et les marginaux, Moulay Abdelkader est le dernier recours. On l'invoque non pas pour comprendre les mystères de l'univers, mais pour que la "baraka" (la bénédiction) remplisse la marmite

familiale.



---

## Un Héritage Vivant : Entre Musique et Solidarité

L'influence de Sidi Abdelkader dépasse la théologie pour irriguer la culture populaire :

**1-Le Transe et la Guérison :** Dans les rituels des Gnaouas ou des Jilala, son nom est scandé pour libérer les âmes tourmentées. Il est celui qui « dénoue » les nœuds de l'existence.

**2-La Table Ouverte :** La tradition de la *Zerda* (banquet communautaire) associée à son culte

---

rappelle que l'acte spirituel suprême est le partage du repas. On ne prie pas Jilali sans nourrir son voisin.

### En résumé

Sidi Abdelkader Jilali a cessé d'être un mystique enfermé dans les parchemins pour devenir une force vive du Maroc profond. Il est le rappel constant que **la spiritualité est une pratique horizontale avant d'être une aspiration verticale**. En protégeant les exclus, il est devenu le ciment d'une société qui refuse que le sacré s'isole du besoin, faisant de la solidarité la forme la plus haute de l'adoration.

Bien que ses racines soient orientales, le culte de **Moulay Abdelkader** a trouvé au Maroc une terre d'asile exceptionnelle. Il est le saint des causes désespérées et, surtout, le gardien des ventres vides.

**-La Maxime de Feu :** C'est à lui que l'on doit cette phrase qui résonne comme un défi aux bâtisseurs de palais :

*"Une bouchée dans le ventre d'un affamé vaut mieux que la construction de mille mosquées."*

**-Le soufisme des halles :** Dans la tradition marocaine, Jilali représente ce "soufisme de proximité". Il ne demandait pas aux gens de jeûner par ascétisme, mais de nourrir par devoir. Il a transformé la charité en une éthique de combat contre l'indifférence sociale.

Si Bagdad fut son berceau au XIIe siècle, c'est au Maroc que l'âme de **Sidi Abdelkader Jilali** (connu en Orient sous le nom d'Abd al-Qadir al-Jilani) a trouvé son écho le plus vibrant. Au-delà du mystique enfermé dans les livres, le peuple marocain a adopté le "Sultan des Saints" comme le **gardien vigilant des ventres vides** et le protecteur des exclus.

---



## **I. La Maxime de Feu : Un Manifeste Social**

### **1. Le Pavé dans la Mare des Vanités**

Dans le silence recueilli des médinas, là où le murmure des fontaines se mêle au chant des artisans, la parole de Moulay Abdelkader Jilali surgit non pas comme un souffle, mais comme un séisme. À une époque où le faste des dynasties s'exprimait par l'accumulation de marbre importé, de stucs ciselés au millimètre et de **zelliges** aux géométries infinies, sa sentence résonne comme un acte de sédition spirituelle :

*"Une bouchée de nourriture déposée dans le ventre d'un affamé vaut mieux, aux yeux de Dieu, que la construction de mille mosquées richement ornées."*

Par ce « Manifeste de Feu », Jilali s'attaque directement à la **vanité architecturale**. Il dénonce une dérive où l'ostentation du bâti servait souvent d'écran de fumée à l'indifférence sociale. Pour lui, la pierre, aussi noble soit-elle, reste une matière inerte si elle n'est pas le prolongement d'un cœur compatissant.

## **2. Une Révolution Théologique : De la Pierre à la Chair**

Jilali opère ici un déplacement radical du sacré. Il ne rejette pas le lieu de culte, mais il redéfinit la hiérarchie de la dévotion.

**-Le Sacré du Bâti :** Le zellige et la coupole représentent la perfection divine figée dans la matière. C'est un sacré contemplatif, souvent réservé à l'élite qui a les moyens de bâtir.

**-Le Sacré de l'Humain :** La chair et le sang représentent la vie vulnérable, le souffle divin incarné.

En affirmant que le ventre de l'affamé est un sanctuaire plus précieux que la nef d'une mosquée, il transforme l'acte de charité en une **liturgie vivante**. Le véritable minaret, suggère-t-il, n'est pas celui qui pointe vers le ciel, mais celui qui s'abaisse pour relever celui qui est à terre.

### **3. La Prière du Pain Rompu**

Pour le saint de Bagdad, dont l'écho traverse les siècles jusqu'aux quartiers de Fès ou d'Oujda, la spiritualité n'est pas une abstraction. Il enseignait que la véritable communication avec le Divin ne s'accomplit pas uniquement sous la fraîcheur des coupes de cèdre, mais dans le geste brut et essentiel de **rompre le pain**.

Chaque bouchée partagée devient un verset récité avec les mains. Cette vision transforme le repas en un sacrement social : la table du

pauvre devient l'autel où se manifeste la présence de Dieu.

#### **4. Le Jeûne comme Outil de Perception**

Jilali va plus loin en redéfinissant les piliers de la pratique. Pour lui, le jeûne ne doit pas être une simple gymnastique rituelle ou une privation passive visant une récompense céleste.

Il en fait un **outil d'ingénierie empathique**. Jeûner, ce n'est pas seulement « avoir faim », c'est utiliser son propre corps comme un capteur de souffrance. En ressentant physiquement les morsures de l'estomac, le croyant ne fait plus que "savoir" que le pauvre souffre ; il "devient" le pauvre pour quelques heures. Cette douleur volontaire est une passerelle sensorielle qui interdit désormais l'indifférence.

#### **5. L'Héritage dans la Cité**

Cette maxime n'est pas restée une simple phrase de prédicateur ; elle est devenue la structure même des **Zaouïas**. Ces lieux,

inspirés par sa pensée, ne sont pas seulement des écoles de théologie, mais des centres de distribution alimentaire. En plaçant la cuisine à côté de la salle de prière, Jilali a gravé dans le sol marocain l'idée que l'on ne peut s'élever vers le Créateur si l'on ignore le cri de la créature.

Il existe une parole de Moulay Abdelkader qui, encore aujourd'hui, résonne dans les médinas comme un pavé jeté dans la mare des vanités architecturales :

**"Une bouchée de nourriture déposée dans le ventre d'un affamé vaut mieux, aux yeux de Dieu, que la construction de mille mosquées richement ornées."**

Par cette sentence, Jilali opère une révolution théologique. Il déplace le sacré du **bâti** (la pierre et le zellige) vers l'**humain** (la chair et le sang). Pour lui, la véritable prière ne s'accomplit pas uniquement sous les coupes, mais dans l'acte de rompre le pain. Il enseignait que le jeûne n'était pas une simple privation pour se rapprocher du divin, mais un

outil d'empathie pour ressentir physiquement  
la douleur du nécessaire.



---

## II. Le Soufisme des Halles : La Spiritualité du Quotidien

Contrairement à une certaine image du soufisme perçu comme une retraite loin du monde, la *Qadiriyya* (sa voie spirituelle) s'est imposée au Maroc comme un **soufisme de proximité**.

**-L'éthique du combat** : Jilali a transformé la charité — souvent perçue comme un geste de supériorité — en un **devoir de justice**. Il ne demandait pas de plaindre le pauvre, mais de reconnaître en lui un droit inaliénable sur les richesses de la communauté.

**-La figure du refuge** : Historiquement, dans les périodes de famines ou de pestes qui ont jalonné l'histoire du Maroc, les zaouïas se réclamant de son patronage devenaient de véritables "banques alimentaires". On y pratiquait la *It'âm* (l'alimentation), une tradition consistant à nourrir chaque visiteur sans distinction de rang.

Cette dimension de la Qadiriyya au Maroc, souvent qualifiée de "**Soufisme des Halles**" ou de "Soufisme du Peuple", marque une rupture fondamentale avec l'ascétisme pur. Ici, la sainteté ne se mesure pas au nombre de gémissements, mais au nombre de ventres rassasiés.

---

## **1. Le Renversement du Paradigme : Du "Moi" au "Nous"**

Dans la tradition classique, le soufisme est souvent associé à la *Khalwa* (la retraite spirituelle). Moulay Abdelkader, à travers son héritage marocain, redéfinit la retraite : le véritable ermitage n'est pas dans une grotte, mais **au cœur de la foule**, tout en restant connecté au Divin par le service.

**-Le Soufisme de Proximité :** Ce n'est pas une spiritualité de salon ou d'élite intellectuelle. C'est une mystique qui parle le langage de l'artisan, du porteur et du paysan. La *Baraka* (bénédiction) n'est pas un concept abstrait, elle est dans le partage du pain.

---

**-L'action comme Liturgie :** Pour le disciple de la Qadiriyya, éplucher des légumes pour la marmite commune est un acte de dévotion égal, voire supérieur, à la récitation de litanies isolées.

## **2. L'Éthique du Combat : La Charité comme Droit, non comme Pitié**

Le texte souligne une nuance capitale : la transformation du don. En Occident ou dans d'autres systèmes, la charité peut être humiliante pour celui qui reçoit. Sous l'égide de Jilali, elle devient une **restitution**.

**-La Justice Sociale avant l'Aumône :** Jilali enseigne que le surplus du riche appartient de plein droit à l'affamé. Ce n'est pas un cadeau que le riche fait au pauvre, c'est une dette qu'il rembourse.

**-La Dignité du Nécessiteux :** En faisant de l'alimentation un "devoir de justice", on enlève le stigmate de la mendicité. Le pauvre qui vient manger à la Zaouïa ne vient pas quémander, il vient réclamer sa part du festin divin.

**-Combat contre l'Indifférence :** C'est une éthique offensive. Il ne s'agit pas d'attendre que la faim frappe à la porte, mais d'organiser la société pour que la faim disparaisse.

### **3. La Zaouïa comme "Banque Alimentaire" et Rempart Social**

Historiquement, le Maroc a traversé des cycles de sécheresses et de fléaux dévastateurs. Dans ces moments où l'État central (le Makhzen) était parfois impuissant, les Zaouïas Qadiriyya servaient de **stabilisateurs sociaux**.

**-La Pratique de la *It'âm* (L'alimentation) :** Ce terme dépasse la simple distribution de nourriture. C'est une institution sacrée. Dans les Zaouïas, les cuisines ne s'éteignent jamais. C'est le principe de la "table ouverte".

**-Le Radicalisme de l'Accueil :** On y nourrit "sans distinction de rang". Un vizir déchu peut s'y asseoir à côté d'un porteur d'eau. C'est un espace d'égalité absolue par le besoin biologique.

**-Le Rôle de Refuge :** Durant les pestes, la Zaouïa n'était pas seulement un lieu de prière, mais un dispensaire et un centre de logistique. Elle incarnait la survie physique avant la survie spirituelle.

#### **4. La "Maxime de Feu" : Une Subversion Spirituelle**

La phrase *"Une bouchée dans le ventre d'un affamé vaut mieux que la construction de mille mosquées"* est d'une puissance révolutionnaire :

**-Primauté de l'Humain sur la Pierre :** Elle sacralise le corps humain. Le ventre de l'affamé devient le véritable temple, la véritable demeure de Dieu.

**-Critique des Apparences :** C'est un avertissement contre la "piété ostentatoire". Bâtir une mosquée est un acte visible qui flatte l'ego du donateur ; nourrir un anonyme est un acte de pureté qui ne laisse aucune trace de pierre, mais une trace de vie.

**En résumé :** Le soufisme de Moulay Abdelkader au Maroc est une "**théologie de la gamelle**". Il rappelle que si Dieu est au ciel, Il se rencontre ici-bas dans la main qui donne et la bouche qui mange. C'est une spiritualité horizontale qui transforme chaque marché, chaque halle et chaque table en un lieu de haute dévotion.

---



### **III. Le Maître qui dînait avec les humbles**

Au XIIIe siècle, Bagdad est le centre du monde, une cité de contrastes où l'opulence des califes abbassides côtoie la misère des faubourgs. C'est dans ce décor que se détache la silhouette d'Abd al-Qadir al-Jilani. Les chroniques, notamment le *Bahjat al-Asrar* (La Splendeur des Mystères), rapportent que malgré son immense savoir et son autorité qui faisait trembler les jurisconsultes, il ne trouvait sa véritable paix qu'auprès des déshérités.

#### **1. Le refus des tables royales : L'indépendance du "Faqir"**

Le Cheikh n'était pas un ermite caché dans une grotte ; il dirigeait une vaste madrasa. Pourtant, il maintenait une frontière imperméable entre son cœur et le pouvoir temporel.

**-Le protocole inversé :** Tandis que les courtisans se pressaient aux portes du palais, c'était le Calife lui-même qui devait solliciter une audience auprès du Cheikh. On raconte qu'il déclinait souvent les invitations aux banquets fastueux, préférant la poussière des ruelles de Bagdad.

**-La quête des "cœurs brisés" :** À ceux qui s'étonnaient qu'un homme de son rang s'assoie sur une simple natte de paille avec des porteurs d'eau et des mendiants, il livrait cette réponse devenue un pilier de la sagesse soufie : **"Je cherche mon Seigneur parmi les cœurs brisés."** Il enseignait ainsi que la présence divine n'est pas dans l'éclat de l'or, mais dans la fêlure de l'âme humaine, là où l'ego a été brisé par les épreuves.

## **2. L'anecdote du pain noir : La saveur de la Sincérité (*Ikhlas*)**

---

L'hagiographie rapporte une scène frappante qui illustre la pédagogie du maître par l'exemple. Un disciple, fasciné par le prestige intellectuel d'Al-Jilani, fut un jour témoin d'une scène qui heurta son sens des convenances.

**-Le contraste des mondes :** Le disciple vit le Maître — dont les cours attiraient des milliers d'étudiants — s'installer à même le sol pour partager une croûte de pain rassis et noir avec un étranger dont les vêtements n'étaient que lambeaux. Le disciple s'étonna : comment un homme d'une telle distinction pouvait-il se contenter d'une nourriture si pauvre en si basse compagnie ?

**-Le goût de l'altérité :** Jilani, lisant dans ses pensées, lui répondit que la saveur de ce pain, rompu dans une fraternité dénuée d'intérêt, était **plus douce que tous les mets raffinés mangés dans l'isolement de l'égoïsme**. Il expliquait que le "sel" d'un repas ne réside pas dans les épices, mais dans l'amour (*Mahabba*) qui lie les convives.

### **3. La main qui sert : La logistique de la générosité**

Au-delà des légendes, des faits historiques soulignent que cette humilité était une organisation quotidienne :

**-Le service nocturne :** On rapporte que chaque soir, Abd al-Qadir faisait préparer des centaines de miches de pain. Malgré son âge, il supervisait personnellement la distribution, veillant à ce que personne ne quitte sa porte le ventre vide. Il disait : *"Mon plus grand plaisir est de voir les mains des pauvres s'étendre vers ma table."*

**-La tenue de l'humble :** Bien qu'il ait parfois porté des vêtements de qualité pour honorer la dignité de sa fonction d'enseignant, il portait toujours en dessous une chemise de poil rude, rappelant à sa propre chair sa condition de serviteur.

**-Le refus des cadeaux :** Lorsqu'il recevait des bourses d'or des riches marchands, il ne les laissait jamais passer la nuit chez lui. Il les redistribuait sur-le-champ aux nécessiteux,

---

affirmant que l'argent doit être "dans la main, mais jamais dans le cœur".

### **Conclusion : La Royauté de la Pauvreté**

Pour Abd al-Qadir al-Jilani, s'asseoir avec les humbles n'était pas un acte de charité condescendante, mais une reconnaissance de sa propre "pauvreté spirituelle" (*Faqr*). En s'abaissant physiquement vers les mendiants, il s'élevait spirituellement vers le Divin, prouvant que la véritable autorité ne réside pas dans le commandement des hommes, mais dans le service des créatures.

Les chroniques historiques rapportent que malgré son immense savoir et son autorité, Abd al-Qadir al-Jilani ne se sentait à son aise qu'entouré des déshérités.

**-Le refus des tables royales :** On raconte qu'il déclinait souvent les invitations fastueuses des califes et des puissants pour s'asseoir sur une simple natte avec les porteurs d'eau et les mendiants. Il disait : *"Je cherche mon Seigneur parmi les cœurs brisés."*

---

**-L'anecdote du pain noir :** Une légende hagiographique raconte qu'un disciple, impressionné par le prestige du maître, s'étonna de le voir partager un morceau de pain rassis avec un étranger en guenilles. Jilali lui répondit que la saveur de ce pain, partagé dans la sincérité, était plus douce que tous les mets raffinés mangés dans l'isolement de l'égoïsme.

---



#### IV. Un héritage gravé dans le terroir marocain

Au Maroc, on ne l'appelle pas seulement par son nom, mais par des titres de noblesse spirituelle : "**Sultan al-Awliya**" (Le Sultan des Saints) ou plus affectueusement "**Moulay Abdelkader**". Son influence imprègne le quotidien, des montagnes du Rif aux plaines du Souss.

1. Le Patron des Gnaoua et le Libérateur des Âmes

L'attachement des **Gnaoua** à Moulay Abdelkader est profond et mystique.

**-L'anecdote du "Fath"** : Dans la tradition Gnaoua, il est celui qui détient les clés de la

libération. Lors des *Lilas* (nuits de transe), la couleur **blanche** lui est dédiée. On l'invoque comme le médiateur capable de briser les chaînes invisibles de la dépression, de la possession ou de la détresse psychologique.

**-Le symbole des chaînes :** On raconte que, tout comme il nourrissait les affamés à Bagdad, sa "Baraka" nourrit aujourd'hui les âmes "affamées" de paix intérieure. Il est le "Cheikh du secours" (*al-Ghawth*).

2. La "Baraka" du Pain : Le miracle de la multiplication

Dans les campagnes marocaines, le nom de Jilali est indissociable de la subsistance.

**-Le rite du Couscous de vendredi :** Dans de nombreuses régions, lorsqu'on prépare un repas pour les pauvres, on le fait sous l'égide de la "Baraka de Moulay Abdelkader". On croit fermement qu'invoquer son nom sur un plat modeste permet de rassasier un nombre incalculable d'invités.

**-L'anecdote de la jarre :** Une légende populaire marocaine raconte qu'une femme

n'ayant qu'une poignée de semoule invoqua le nom du saint ; la jarre ne désemplit plus jusqu'à ce que tous les orphelins du village soient nourris. C'est cette générosité "logistique" mentionnée plus haut qui survit dans le folklore.

### 3. Un rempart contre l'injustice sociale

L'influence de la Qadiriyya (sa confrérie) au Maroc a historiquement servi de contre-pouvoir.

**-L'asile des opprimés :** Les *Zaouïas* (centres spirituels) dédiées à Jilali étaient autrefois des lieux de "Horm" (sanctuaire) où même le pouvoir temporel n'osait pas entrer pour arrêter un homme injustement poursuivi.

**-Éducation pour tous :** Contrairement à d'autres voies plus élitistes, la voie de Jilali au Maroc est restée **populaire**. Elle enseigne que l'artisan, le laboureur ou le porteur d'eau peut atteindre les plus hauts sommets de la sainteté simplement par la noblesse de son caractère et le service aux autres.

### 4. Présence dans l'art et la poésie populaire

Le nom de Jilali résonne dans le **Malhun** (poésie chantée) et les chants des confréries :  
*"A Moulay Abdelkader, ô toi qui es présent dans chaque maison où l'on rompt le pain, jette un regard sur nous."*

Ces vers soulignent qu'il n'est pas une figure lointaine, mais un compagnon de table, celui qui veille à ce que le "sel" de l'amitié ne manque jamais.

---

Conclusion : La Royauté du Service

Moulay Abdelkader Jilali a réussi ce paradoxe : être l'homme le plus puissant de Bagdad par son savoir, tout en restant l'homme le plus proche des mendiants par son cœur. Au Maroc, il reste le symbole que la **véritable aristocratie est celle de la main tendue**. Il nous rappelle que la spiritualité la plus pure se mesure à l'assiette que l'on partage avec l'inconnu.

Au Maroc, l'attachement à Moulay Abdelkader dépasse le cadre religieux pour devenir culturel.

-Il est le patron des "**Gnaoua**" et de nombreuses confréries populaires qui voient

---

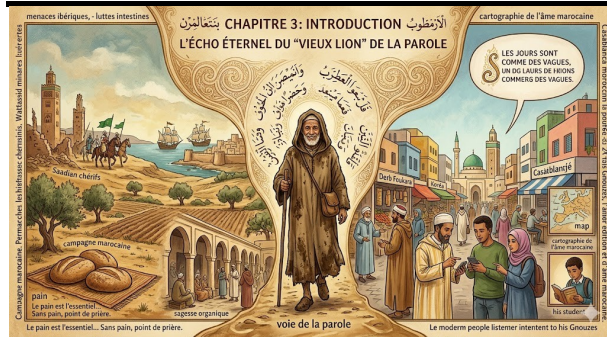
en lui le libérateur des âmes enchaînées par la faim ou la détresse psychologique.

-Invoquer son nom, c'est appeler à la "Baraka" qui multiplie le peu pour nourrir le nombre.

En conclusion, Moulay Abdelkader Jilali n'est pas un saint du passé, mais un symbole permanent de la **résistance contre l'indifférence**. Il nous enseigne que la plus haute forme de spiritualité n'est pas celle qui s'isole dans les montagnes, mais celle qui descend dans la rue pour s'assurer que personne ne s'endort avec la faim pour seule compagne.

---

**Chapitre 3 : Sidi  
Abderrahmane El  
Majdoub – Le  
Verbe de la Terre**



## Introduction : L'Écho Éternel du "Vieux Lion" de la Parole

Au cœur du Maroc du XVI<sup>e</sup> siècle, une époque de basculement où la dynastie Wattasside s'effondre face à l'élan des chérifs Saadiens, une voix singulière s'élève, libre et profondément humaine : celle de **Sidi Abderrahmane El Majdoub**. Dans ce royaume en proie aux menaces coloniales ibériques sur les côtes et aux luttes intestines pour le trône, El Majdoub n'a pas choisi le sabre, mais le verbe.

---

## **-Un Marcheur au Temps des Tourmentes**

Né en 1506 à Tit (près d'El Jadida) et disparu en 1568 à Meknès, El Majdoub ne fut pas un savant enfermé dans les médersas de Fès ou de Marrakech. Il fut un "**Aref**", un connaisseur de Dieu, mais surtout un marcheur des routes. Sa vie coïncide avec la prise de Marrakech par les Saadiens en 1524 et la libération d'Agadir en 1541. Ce tumulte politique forge sa lucidité: il observe la trahison des puissants et la résilience des humbles. Sa parole, exprimée en *darija* (dialecte marocain), a franchi les siècles non pas comme un héritage figé, mais comme une sagesse organique, transmise de bouche à oreille sous les arcades des souks et dans l'intimité des foyers.

## **-Les *Gnouzes* : Une Boussole dans le Chaos**

Ses célèbres quatrains, les **Gnouzes** (trésors), ne sont pas de simples vers : ils sont une cartographie de l'âme marocaine. À une époque où le pays se cherchait une nouvelle

identité nationale, El Majdoub a offert une boussole morale. Ses mots ne sont pas des sermons, mais des miroirs. Il y dénonce l'hypocrisie sociale avec une ironie mordante, comme lorsqu'il évoque la versatilité des temps : « *Les jours sont comme des vagues, celui qui ne sait pas nager s'y noie.* » Il ne s'agit pas de poésie de cour, mais d'une "sociologie populaire" avant l'heure, capable de décrypter les paradoxes de l'amitié, de l'argent et du pouvoir.

### **-L'Ancrage Urbain : De l'Histoire au Pavé**

C'est là que réside son génie : El Majdoub n'appartient pas uniquement au passé. Il habite les murs des cités qu'il a traversées. À **Meknès**, où repose son corps près de la porte de Bab Tizimi, il est le saint patron de la parole juste. À **Casablanca**, cité pourtant moderne et bouillonnante, son spectre bienveillant hante les quartiers populaires.

Dans l'effervescence de **Derb Foukara**, le vacarme du marché de **Koréa** ou le dynamisme de **Sidi Maârouf**, ses vers ne sont

pas cités comme des reliques, mais comme des outils de diagnostic social. Au détour d'un café, pour clore une dispute ou sceller un accord, on entendra : « *J'ai parcouru les terres et j'ai vu ce que l'œil ne peut supporter...* ». En une phrase, il tranche, éclaire et apaise, rappelant à l'homme moderne que ses angoisses étaient déjà celles du paysan du XVI<sup>e</sup> siècle.

### **Une Mémoire Collective en Mouvement**

Cette présence intemporelle fait de lui bien plus qu'un poète : il est une **conscience populaire** qui traverse les époques sans perdre une ride de sa pertinence. Il est le pont jeté entre le Maroc des zaouïas et celui des métropoles du XXI<sup>e</sup> siècle.

Ainsi, ce chapitre ne se contente pas de retracer le parcours d'un mystique en burnous. Il explore une parole toujours vivante, enracinée dans le quotidien des Marocains, capable de relier le passé au présent, la sagesse à l'expérience, et la spiritualité à la dure réalité sociale. Avec El Majdoub, le verbe devient un

miroir sans tain où chaque génération, de l'étudiant de la Faculté des Lettres au marchand de Casablanca, continue de se reconnaître avec une troublante fidélité.

Sidi Abderrahmane, le "Savant Extatique", parcourait les campagnes marocaines au XVI<sup>e</sup> siècle. Ses quatrains (*les Gnouzes*) font partie de l'ADN linguistique du pays.

**-Le réalisme mystique :** Contrairement aux théologiens enfermés dans leurs parchemins, El Majdoub parlait le langage de la pluie, du labour et de la farine. Sa sentence est définitive :

*"Le pain est le pain, et le pain est l'essentiel...  
Sans pain, point de prière, point d'adoration."*

**-L'analyse :** Pour le Majdoub, la faim est un voile qui empêche de voir Dieu. En réhabilitant l'importance du pain, il protégeait la dignité du petit peuple. Il rappelait que la piété ne peut fleurir sur une terre de famine.



## I. Un sage itinérant : entre terre et ciel

Contrairement aux oulémas et aux savants de son époque, confinés dans la fraîcheur géométrique des **médersas de Fès** ou les cercles feutrés du pouvoir saadien, Abderrahmane El Majdoub choisit la poussière des chemins. Son exil n'était pas seulement physique, il était spirituel : une rupture avec le dogme rigide pour rejoindre la "vérité du sol".

### -L'école du chemin : De Meknès aux confins du Gharb

El Majdoub ne parcourait pas le Maroc en simple voyageur, mais en observateur du

déclin et de la résilience. À Meknès, sa ville d'attache, on raconte qu'il fuyait souvent l'agitation de la médina pour se réfugier près de l'Oued Boufekrane.

**-L'histoire du Souk El Khemis :** Un jour, alors qu'il traversait le marché aux bestiaux de Meknès, il vit des maquignons se disputer pour quelques dirhams en jurant sur le nom de Dieu. Au lieu de les réprimander par des versets, il s'arrêta et lança ce quatrain devenu célèbre sur la trahison des apparences :

*"Le monde est une apparence, ne te laisse pas tromper par son éclat. C'est comme une herbe verte sur un tas de fumier."* La dispute cessa net : le sage venait de leur rappeler que leur avidité poussait sur une base corrompue.

### **-La parole contre le parchemin**

Là où les érudits maniaient le calame et le parchemin, El Majdoub maniait le souffle. Il ne portait pas de livres, car il considérait que le cœur était le seul récipient digne de la sagesse. Ses **Gnouzes** (أقوال المجذوب) n'étaient pas des traités arides, mais des flèches verbales.

Cette oralité était stratégique. Dans un Maroc marqué par l'instabilité politique et les menaces extérieures (Portugais sur les côtes, Ottomans à l'Est), la poésie populaire était le seul média capable de franchir les montagnes de l'Atlas et les plaines du Saïss. Ses quatrains circulaient comme le vent, car ils utilisaient le **Darija**, la langue du quotidien, la rendant noble et philosophique.

### **Géographie d'une sagesse urbaine et rurale**

Son itinérance l'a mené à travers des lieux qui ont marqué sa légende :

-**À Fès (La cité des savants)** : Près de la **Quaraouiyine**, il représentait le miroir inversé de l'élite. On raconte qu'il s'asseyait souvent près de la Place Seffarine (place des chaudronniers). Au milieu du vacarme assourdissant du cuivre frappé, il restait parfaitement calme. Lorsqu'on lui demandait comment il supportait ce bruit, il répondait que le tumulte du monde extérieur n'était rien face au silence nécessaire de l'âme.

---

**-À Salé (Le bastion des corsaires) :** Sur les rives du Bouregreg, il aurait observé les préparatifs des marins partant en mer. C'est là qu'il aurait conçu ses réflexions sur l'incertitude du destin et la fragilité de la vie humaine face à la "grande bleue".

**-Dans les campagnes du Gharb :** Lors des années de sécheresse, il partageait le peu de pain des paysans. C'est dans ces plaines qu'il a fustigé l'hypocrisie des notables locaux qui stockaient le grain pendant que le peuple mourait de faim.

### **-Le miroir de la vérité au milieu du Souk**

Le "Majdoub" (l'attiré vers Dieu) possédait ce qu'on appelle la *Basira* (la vision intérieure). Son mode d'action favori était l'intervention spontanée.

**-Le fait historique :** Sous le règne des Saadiens, la corruption administrative était rampante. El Majdoub utilisait ses quatrains comme une forme de résistance sociale. Lorsqu'il observait un marchand de tissus de la

**Kissaria** tricher sur la longueur d'une étoffe, il ne jugeait pas l'homme publiquement par une leçon de morale, mais il déclamait un quatrain sur la mesure de la tombe, rappelant au marchand que le seul tissu qu'il emporterait serait son linceul.

Il ne jugeait pas, il révélait. Il était le "fou" qui, par sa folie apparente, soulignait la démence d'un monde obsédé par le gain matériel. En marchant pied nu entre terre et ciel, il rappelait aux Marocains que la véritable demeure n'est pas faite de briques, mais de vérité.

---



## II. Le réalisme mystique : parler la langue du pain

Si les savants de la cour saadienne se perdaient dans des exégèses complexes sur la nature de l'âme, Abderrahmane El Majdoub, lui, s'arrêtait devant le four banal du quartier. Là où d'autres parlaient de métaphysique, El Majdoub parlait de farine. Là où certains dissertaient sur la théologie abstraite, lui évoquait la pluie, la terre, la faim et le prix du blé.

---

**-La théologie du ventre : Le pain  
comme pilier**

Sa parole la plus célèbre, qui résonne encore aujourd'hui dans les foyers marocains de Tanger à Taroudant, n'est pas une simple observation culinaire, mais un manifeste politique et spirituel :

*« Le pain est le pain, et le pain est l'essentiel... Sans pain, point de prière, point d'adoration. »*

Cette phrase constitue une révolution silencieuse. Dans le contexte de l'époque, marqué par des cycles de famines dévastatrices et des épidémies de peste, El Majdoub remet en cause une certaine hiérarchie spirituelle qui voudrait que le croyant s'élève par l'ascèse pure, en négligeant ses besoins fondamentaux. Pour lui, **la faim n'est pas un chemin vers Dieu, c'est un mur qui sépare l'homme de sa dignité.**

**-Histoires de villes : La sagesse au coin  
de la rue**

**Le Four de Bab Guissa (Fès) :** On raconte qu'à Fès, près de la porte de Bab Guissa, El Majdoub vit un jour un homme se précipiter vers la mosquée pour la prière d'Al-Asr, alors que sa femme le suppliait d'apporter le grain au moulin pour nourrir leurs enfants en pleurs. Le sage l'arrêta par le bras et lui dit : *"Le Créateur n'a pas besoin de ton front contre le sol si ton foyer est un désert. Va moudre ton grain, ta prière est dans la farine."* Pour El Majdoub, le devoir social et familial primait sur la piété ostentatoire.

**La Halqa de Bab el-Khemis (Meknès) :** Dans cette ville qu'il affectionnait tant, il s'arrêtait souvent devant les étals des marchands de dattes. Un jour de grande sécheresse (phénomène récurrent au XVI<sup>e</sup> siècle sous les Saadiens), alors que les notables discutaient de la "volonté divine" pour justifier la misère, El Majdoub lança une sentence cinglante sur la responsabilité humaine : *"La terre donne si le bras travaille ; le ciel pleure si le cœur s'endurcit."* Il rappelait ainsi que la spiritualité ne doit pas être une excuse à l'inertie ou à l'injustice.

**Les silos d'Azemmour :** Lors d'un passage près de l'embouchure d'Oum Er-Rabiâ, il aurait fustigé les spéculateurs qui stockaient le grain dans les *matmora* (silos souterrains) en attendant que les prix montent. Il comparait ces silos à des tombes, affirmant que celui qui enterre le pain pour affamer ses frères finit par enterrer sa propre âme avant sa mort.

### **La pluie et le Darija : Une poésie de la survie**

Le réalisme d'El Majdoub se manifestait également par son observation quasi-scientifique de la nature, transformée en métaphores morales. Le Maroc de son temps dépendait du cycle des pluies (*L'ghayth*).

Il utilisait le **Darija** non pas par manque d'instruction (il était initialement très instruit), mais pour que sa poésie puisse être comprise par le paysan de la Chaouia et le tanneur de Marrakech. En utilisant des mots comme *El-Khayr* (le bien/la récolte) ou *E-Chebaâ* (la satiété), il sanctifiait le quotidien.

### **-La faim comme obstacle à la foi**

---

Pour El Majdoub, il ne peut y avoir d'élévation spirituelle dans un corps affamé. Il comprenait que la misère extrême pousse à l'aigreur, au vol et à la perte de moralité. En liant le "Pain" à l'"Adoration", il plaçait la **justice alimentaire** au cœur de la religion.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Maroc subissait la pression des empires ibériques et ottomans. Les campagnes étaient souvent dévastées par les passages de troupes. Dans ce chaos, le message d'El Majdoub fonctionnait comme un rappel à l'ordre pour les dirigeants : on ne gouverne pas un peuple dont l'estomac est vide, et on ne peut lui demander d'être saint si on ne lui permet pas d'être humain.

En conclusion, ce réalisme mystique fait d'Abderrahmane El Majdoub le premier "sociologue" populaire du Maroc. Il a compris que la transcendance commence ici-bas, dans la fumée du four et le partage de la miche de pain.



### III. Anecdotes de terrain : le sage au milieu des hommes

Abderrahmane El Majdoub n'était pas un observateur passif ; il était un provocateur de conscience. Ses interventions dans l'espace public — souks, places de mosquées ou portes de cités — fonctionnaient comme des miroirs tendus à la société marocaine du XVI<sup>e</sup> siècle.

#### 1. Le paysan du Saïss et l'éthique de la terre

On raconte qu'au cours d'une année de *L'ajaf* (grande sécheresse) dans la riche plaine du Saïss, près de Fès, les paysans s'assemblaient pour la prière de l'Istisqa (prière pour la pluie).

Beaucoup se lamentaient, accusant le mauvais sort ou la rigueur du climat. El Majdoub, s'appuyant sur son bâton d'olivier, les écouta longuement avant de lancer :

*« Celui qui ne sème pas, ne récolte pas... et celui qui ne partage pas, ne reçoit pas. »*

À cette époque, l'économie marocaine reposait sur la *Khammassat* (le contrat du cinquième). El Majdoub dénonçait ici une rupture du pacte social : les propriétaires terriens qui ne partageaient pas leurs réserves de semences avec les petits paysans ne pouvaient espérer la bénédiction céleste. Pour lui, la pluie n'était pas un simple phénomène météo, mais une récompense pour la solidarité humaine. Il liait ainsi l'écologie, l'effort et la justice sociale en un seul cycle sacré.

## **2. Le palais muet de Marrakech : L'avarice du notable**

À **Marrakech**, alors capitale florissante des Saadiens, la ville regorgeait de palais somptueux derrière de hauts murs. Une légende locale rapporte qu'un riche marchand

de la *Kissaria* (le quartier des étoffes précieuses) organisait des festins privés tout en laissant les mendiants mourir de faim à sa porte. En passant devant le portail monumental de ce notable, El Majdoub s'arrêta et grava presque l'air de ses paroles :

« دار بلا جود، بحال قبر مسدود » (*Une maison sans générosité est comme une tombe fermée.*)

**L'impact social :** Cette sentence fit le tour de la ville en une seule journée. Dans la culture marocaine, la maison (*Dar*) est un espace de vie et d'accueil ; la comparer à un tombeau (*Qabr*) était l'affront suprême. On raconte que l'influence de ce marchand s'effondra, car dans le Maroc d'alors, la "Baraka" (bénédiction) d'un homme d'affaires dépendait de sa réputation de protecteur des pauvres. La richesse isolée était perçue comme une forme de mort spirituelle.

### **3. Le boulanger de Moulay Idriss Zerhoun : Le prix de l'âme**

Dans les ruelles escarpées de **Moulay Idriss Zerhoun**, cité sainte et carrefour de

pèlerinage, un boulanger profita d'une pénurie de blé pour doubler le prix de sa fournée. Alors que la foule grondait, El Majdoub ne demanda pas de baisse de prix, il prophétisa :

« إلى غلا الخبز، تغلا القلوب » (*Quand le pain devient cher, les cœurs deviennent durs.*)

**-L'analyse du sage :** Ce n'était pas seulement une critique économique, mais une analyse sociologique avant l'heure. El Majdoub prévenait que la cherté de la vie brise les liens de fraternité. Quand l'accès à la nourriture devient un combat, l'égoïsme prend le dessus et la violence s'installe. Ce quatrain est devenu, au fil des siècles, le cri de ralliement des Marocains contre l'injustice économique (*Al-Hogra*).

#### **4. La fontaine de la discorde à Chefchaouen**

Une anecdote moins connue situe El Majdoub à **Chefchaouen**, près d'une source d'eau où les habitants se disputaient l'ordre de passage pour remplir leurs jarres. Voyant des voisins de

longue date s'insulter, il s'assit près de l'eau et murmura :

*«L'eau est pure, mais la langue est une hache»*

Il rappelait aux citoyens que le don gratuit de la nature (l'eau) était souillé par la laideur de leurs paroles. On dit que les habitants, honteux de se donner ainsi en spectacle devant le "fou de Dieu", instaurèrent dès lors un système de tour de rôle basé sur l'âge et le besoin, qui resta en vigueur pendant des décennies.

À travers ces "anecdotes de terrain", El Majdoub s'affirme comme le gardien de la cohésion marocaine. Qu'il soit à Meknès, Fès ou dans les villages reculés de l'Atlas, son message reste le même : la spiritualité ne vaut rien si elle ne se traduit pas par une main tendue dans le souk ou un prix juste au fournil. Il a transformé la rue marocaine en une université à ciel ouvert.



## IV. Une philosophie enracinée : la dignité avant tout

L'enseignement de Sidi Abderrahmane El Majdoub ne se contente pas de rimer sur la misère ; il érige une véritable doctrine de la **Karama** (dignité). Pour lui, la dignité humaine n'est pas un concept abstrait, elle commence impérativement par la satisfaction des besoins essentiels. Dans un Maroc souvent malmené

par les aléas climatiques (cycles de sécheresse du Saïss) et les inégalités sociales criantes entre le *Makhzen* (le pouvoir central) et les tribus périphériques, cette pensée portait une charge révolutionnaire.

### **1. La faim comme voile : Une mystique de l'estomac plein**

Pour El Majdoub, la faim est un "voile" (*Hijab*) — un obstacle opaque qui empêche l'homme de percevoir la présence divine. Il renversait ainsi la perspective de certains soufis de son temps qui prônaient le jeûne extrême pour atteindre l'extase.

**-Le principe de base :** Lever ce voile, c'est nourrir. Pour le sage, l'acte de partager un morceau de galette d'orge est une liturgie en soi. Sans cette base matérielle, la prière devient un murmure inaudible, affaibli par les crampes de l'estomac.

### **2. Histoire de la Porte de Bab Mansour (Meknès) : Le mépris du puissant**

On raconte qu'à Meknès, alors que la ville commençait à affirmer sa puissance architecturale, un haut fonctionnaire du palais, richement vêtu, s'offusqua de voir El Majdoub assis par terre, partageant son modeste repas avec un groupe de porteurs d'eau. Le notable lui demanda pourquoi il ne fréquentait pas plutôt les jardins des lettrés. El Majdoub, sans lever les yeux, lui répondit par ce quatrain cinglant sur la vanité des titres :

*« Ne regarde pas l'habit, regarde ce qu'il couvre. Le linceul est blanc, mais celui qu'il enveloppe est déjà poussière. »*

Par cette répartie, il rappelait que la véritable dignité ne réside pas dans le brocart ou la soie, mais dans la capacité à s'asseoir à la table des plus humbles (*Al-Masakin*). Il défendait ainsi les modestes contre les excès de morgue des puissants.

### **3. Le marché aux grains de Casablanca (Anfa) : La justice des poids**

Bien que Casablanca (Anfa) fût à l'époque une cité moins centrale que Fès, les échanges

maritimes y étaient actifs. Une anecdote rapporte qu'El Majdoub y vit un contrôleur des poids et mesures fermer les yeux sur une balance truquée en échange d'une pièce d'argent. Le sage se plaça au milieu de la place et cria :

*« Celui qui vole le grain du pauvre, Dieu lui volera son sommeil. »*

Au XVI<sup>e</sup> siècle, la régulation des marchés (*Al-Hisba*) était une fonction religieuse et civile capitale. En intervenant ainsi, El Majdoub rappelait que la spiritualité ne peut être dissociée de la **justice sociale**. Toucher au prix ou au poids du grain, c'était commettre un crime contre la création tout entière.

#### **4. La Fontaine de la Place Nejjarine (Fès) : L'eau pour tous**

À Fès, au cœur du quartier des menuisiers, la magnifique fontaine Nejjarine servait à tous. Mais lors des périodes de restriction, certains notables tentaient de détourner l'eau vers leurs demeures privées. El Majdoub, s'asseyant près

du bassin, murmurait à ceux qui passaient avec leurs outres :

*« L'eau de Dieu est comme Son pardon : si tu essaies de l'enfermer dans ton jardin, elle finit par croupir. »*

Cette métaphore soulignait que les ressources vitales doivent rester un bien commun (*Waqf* social). Pour lui, privatiser l'essentiel était la forme la plus basse d'impiété.

## **5. Une protection pour les "sans-voix"**

Dans le tumulte des guerres entre tribus et les pressions des puissances coloniales (Portugais à Mazagan ou Safi), le message d'El Majdoub fonctionnait comme un bouclier psychologique pour le peuple.

**-Le partage comme acte de foi :** Il enseignait que le geste de "rompre le pain" (*Kasr el-Khobz*) était le plus haut degré de la piété.

**-La dénonciation de l'hypocrisie :** Il ne supportait pas ceux qui multipliaient les

pèlerinages à la Mecque tout en ignorant la détresse de leur voisin de palier.

### **-Rendre la prière possible**

En résumé, la philosophie de Sidi Abderrahmane El Majdoub est une **philosophie de l'incarnation**. Il a compris que l'âme a besoin d'un socle de dignité pour s'épanouir. En nourrissant le corps et en défendant la justice au souk, il "rendait possible la prière elle-même". Il a transformé la survie quotidienne en une quête mystique, faisant de chaque geste de solidarité un pas de plus vers le divin.

Cette vision du "Majdoub" comme protecteur social explique pourquoi, près de cinq siècles plus tard, ses vers sont toujours cités dans les moments de crise ou de revendication au Maroc. Il reste la voix de la conscience populaire.



## V. Le verbe comme outil de transformation sociale

Si les sultans saadiens utilisaient le glaive et que les oulémas utilisaient le parchemin, Sidi Abderrahmane El Majdoub, lui, utilisait le souffle. Contrairement à d'autres figures spirituelles qui agissaient par des institutions pesantes (zaouïas, médersas ou structures de pouvoir), El Majdoub agissait par le verbe pur. Ses quatrains n'étaient pas de simples vers de poésie, mais de véritables leviers de transformation.

---

## 1. Des quatrains comme outils de critique sociale

À une époque où la parole politique était risquée, El Majdoub utilisait la métaphore comme un bouclier. Ses quatrains dénonçaient l'injustice et l'hypocrisie des notables avec une précision chirurgicale.

**-L'histoire de la Porte de Bab Er-Rouah (Rabat) :** On raconte qu'en observant les gardes du palais exiger des pots-de-vin pour laisser passer les paysans chargés de denrées, El Majdoub s'adossa aux murailles ocre de Rabat et déclama des vers sur la "morsure du loup déguisé en agneau". Ses paroles, répétées par les passants, créaient une pression morale telle que les gardes, craignant la mauvaise réputation (*Al-Aâr*), finissaient par baisser la tête. Le verbe devenait ici un contre-pouvoir efficace là où la loi était absente.

---

## 2. Des outils pédagogiques pour les "sans-lettres"

Dans le Maroc du XVI<sup>e</sup> siècle, l'accès au savoir écrit était le privilège d'une élite citadine. El Majdoub a brisé ce monopole en rendant la philosophie accessible à tous, même aux analphabètes des campagnes les plus reculées.

**-La Halqa de la Place Jemaa el-Fna (Marrakech) :** Bien avant que la place ne devienne le spectacle que nous connaissons, elle était un lieu de transmission. El Majdoub y aurait instauré une forme de pédagogie par le choc. Au lieu de longs discours, il lançait une sentence courte, percutante, facile à mémoriser.

-Ses vers utilisaient des structures rythmiques proches du battement de cœur, ce qui permettait aux portefaix et aux chameliers de les mémoriser instantanément et de les emporter avec eux sur les pistes caravanières, propageant ainsi une éthique commune à travers tout le royaume.

### **3. Des outils de régulation morale et de médiation**

Ses paroles étaient reprises dans les disputes de voisinage, les conseils de famille ou les décisions de justice coutumière. Elles devenaient une référence implicite, une sorte de code moral populaire plus puissant que les décrets officiels.

**-Le différend des tanneurs à l'Oued Sebou (Kénitra/Région du Gharb) :** Une légende locale mentionne une querelle entre des tribus riveraines du Sebou pour l'usage des zones de pâturage et de lavage des peaux. El Majdoub intervint non par un jugement, mais par un quatrain sur la "terre qui nous dévorera tous". La dispute s'apaisa car ses mots rappelaient une vérité universelle qui transcendait les intérêts immédiats. Il agissait comme un médiateur social dont l'autorité venait de la justesse de sa langue.

### **4. La force du Darija : Une langue sacralisée**

---

En choisissant d'exprimer des vérités métaphysiques en **Darija** (l'arabe dialectal marocain), El Majdoub a opéré une transformation culturelle majeure.

**-L'histoire de la Kissaria de Fès :** Alors que les lettrés se moquaient de son langage "vulgaire", il aurait répondu que le miel est bon, qu'il soit servi dans une coupe d'or ou dans un bol d'argile. En utilisant la langue du peuple pour parler de Dieu et de la justice, il a donné au peuple marocain une fierté linguistique et une autonomie spirituelle. Ses vers sont devenus le "Livre de ceux qui n'ont pas de livres".

### **5. Un héritage gravé dans la mémoire collective**

Aujourd'hui encore, lorsqu'un Marocain se trouve face à une situation d'injustice ou d'ironie du sort, il n'est pas rare qu'il s'exclame: "*Comme a dit El Majdoub...*".

-L'influence sociale d'El Majdoub était telle que les autorités de l'époque, bien que parfois agacées par sa liberté de ton, n'osaient pas le

faire taire. Elles craignaient que sa parole, une fois interdite, ne devienne encore plus incendiaire. Le verbe du sage était devenu le ciment invisible d'une société en quête de repères moraux.

En conclusion, Sidi Abderrahmane El Majdoub a prouvé que la transformation sociale ne passe pas toujours par des lois écrites, mais par la résonance d'une parole juste dans le cœur des hommes. Il a fait du verbe un outil de régulation, de critique et, finalement, de libération.

---



## VI. Une mémoire vivante : l'ADN linguistique marocain

Aujourd'hui encore, au Maroc, la présence de Sidi Abderrahmane El Majdoub ne relève pas de l'archéologie littéraire, mais d'une respiration sociale. Il suffit d'une injustice flagrante, d'une déception amicale ou d'un coup du sort pour qu'un quatrain surgisse spontanément. Ses phrases ne sont plus de simples citations ; elles sont devenues des réflexes culturels, une boussole morale intégrée à la psyché nationale.

### 1. Habiter la parole du peuple : Plus qu'un auteur, un ancêtre verbal

Le génie d'El Majdoub réside dans une fusion unique : il n'a pas seulement écrit pour le peuple, il a **habité sa langue**. Contrairement aux poètes de cour dont le style s'est évaporé avec les dynasties, El Majdoub a utilisé des structures linguistiques si proches de l'âme marocaine qu'elles sont devenues indissociables du **Darija**.

**-L'anecdote de la Place Jemaa el-Fna (Marrakech) :** On raconte que même au début du XXe siècle, les conteurs (*Hlaïqiya*) ne commençaient jamais un récit sans invoquer la "Baraka" d'El Majdoub. Dans cette agora immense, ses mots servaient de "grammaire de la sagesse". Lorsqu'un marchand de tapis tentait de convaincre un client réticent, il utilisait souvent un vers du sage pour sceller la confiance, transformant un acte commercial en un échange philosophique.

## **2. Le "Majdoubisme" au quotidien : Des maisons aux cafés**

Dans l'intimité des maisons de la médina de **Fès** ou dans le brouhaha des cafés de **Tanger**, la parole du sage circule comme une monnaie

---

---

d'échange symbolique. Elle n'est pas figée dans des livres poussiéreux, mais palpite dans la conversation courante.

**-La sagesse des femmes à Tétouan :** Dans les patios des maisons andalouses de Tétouan, la transmission des quatrains s'est faite par les femmes. On rapporte que les mères utilisaient ses vers pour éduquer leurs enfants sur la prudence et la dignité. Par exemple, pour mettre en garde contre les amitiés de façade, elles citaient :

*"Ceux qui t'aiment pour ton bien, si ton bien s'en va, ils s'en iront aussi. Mais celui qui t'aime pour toi-même, restera quand tout le reste faillira."* Ici, El Majdoub devient le pédagogue invisible de la famille marocaine.

### **3. La géographie de la mémoire : Des traces dans chaque cité**

L'empreinte d'El Majdoub est gravée dans la topographie même des villes :

**-À Azemmour :** Ville où il a fini ses jours, son mausolée n'est pas seulement un lieu de

recueillement religieux, mais un sanctuaire de la langue. Les pèlerins n'y vont pas seulement pour demander une grâce, mais pour se reconnecter à cette vérité "crue" et directe qui caractérise son œuvre.

**-À Rabat (Les Oudayas) :** On raconte que les anciens de la Kasbah utilisaient ses quatrains sur la mer pour exprimer la patience face à l'adversité. Le rythme de l'océan Atlantique se mariait parfaitement avec la cadence de ses vers, créant une philosophie de la résilience propre aux villes côtières.

#### **4. Un code moral populaire : La régulation par le proverbe**

Le quatrain d'El Majdoub agit souvent comme une sentence judiciaire populaire. Dans les souks de **Taroudant** ou de **Guelmim**, lorsqu'un conflit éclate, la citation d'un verset du "Majdoub" peut clore la dispute plus vite qu'une intervention policière. Pourquoi ? Parce que sa parole est perçue comme une vérité absolue, épurée de tout intérêt personnel.

Les linguistes notent que de nombreux proverbes marocains contemporains sont en réalité des fragments de quatrains d'El Majdoub dont l'origine a été "oubliée" tant ils ont été assimilés. Il est l'architecte anonyme d'une grande partie de la sagesse proverbiale du pays.

### **5. L'ADN linguistique : Une résistance culturelle**

À travers les siècles, malgré la colonisation et la modernisation galopante, le verbe d'El Majdoub est resté un rempart. Il représente une forme de "Marocanité" pure, qui refuse de se laisser dissoudre.

**L'impact actuel :** Aujourd'hui, les jeunes artistes de rap ou de slam à **Casablanca** s'inspirent de sa structure de quatrain (*Rba'iyat*) pour dénoncer les maux de la société moderne. El Majdoub est devenu le parrain intemporel de la contestation sociale et de la vérité nue.

### **Le poète qui ne meurt jamais**

En définitive, Sidi Abderrahmane El Majdoub n'est pas un personnage du passé. Il est le murmure de la grand-mère, le cri du marchand au souk, et le silence réfléchi du sage au café. Il n'a pas seulement habité la parole du peuple : il en est devenu l'essence même. Tant que le Darija sera parlé sous le ciel du Maroc, El Majdoub continuera d'errer, vivant, entre terre et ciel.

---



## VII. Une spiritualité incarnée

L'œuvre de Sidi Abderrahmane El Majdoub n'est pas une relique du passé, mais une boussole pour le présent. Elle nous rappelle une vérité que les siècles n'ont pu éroder : **la spiritualité ne peut s'épanouir dans l'abstraction.** Pour El Majdoub, une foi qui se détache de la condition humaine n'est qu'une illusion, un miroir sans tain.

### 1. La trilogie du sacré : Le Corps, la Terre, le Pain

En réhabilitant le quotidien — le pain, la pluie, le travail — El Majdoub a redonné à la foi son ancrage humain. Il a compris que l'âme ne peut

s'élever si le corps est enchaîné par le besoin. Dans sa vision, le geste de pétrir la pâte est aussi sacré que l'égrenage d'un chapelet.

**-L'histoire de la Zaouïa de Moulay Idriss (Fès) :** On raconte qu'un jeune disciple, voulant impressionner le sage par son ascétisme, se vantait de ne plus manger que quelques dattes par jour pour "mieux voir Dieu". El Majdoub le regarda avec une tristesse mêlée d'ironie et lui dit : *"Celui qui affame son âne ne finit jamais son voyage. Nourris ton corps, car c'est lui qui porte ta prière jusqu'au ciel."* Par ce rappel, il protégeait la dignité des plus simples contre les dérives d'une piété désincarnée.

## **2. Le rempart contre l'injustice : Une piété de combat**

Pour le "Majdoub", la piété ne peut fleurir sur une terre de famine. Son message était une protection active pour les déshérités du XVI<sup>e</sup> siècle, et il le reste aujourd'hui.

**-Le fait historique (La "Baraka" sociale) :** Dans le Maroc des Saadiens, les périodes de

*Masghaba* (famine) voyaient souvent les puissants s'accaparer les ressources. El Majdoub, par ses quatrains, agissait comme un contre-pouvoir moral. À **Marrakech**, près de la Koutoubia, on rapporte qu'il apostrophait les collecteurs d'impôts en leur rappelant que "*Le seul trésor que l'on emporte est celui que l'on a donné*". Il transformait la rue en un tribunal de conscience, rappelant que la justice sociale est la condition *sine qua non* de la paix religieuse.

### **3. Une actualité troublante : Revenir à l'essentiel**

Son message traverse les siècles avec une force intacte. Dans un monde contemporain marqué par la persistance des inégalités et la déconnexion entre le discours et l'acte, El Majdoub nous invite à une forme de "sobriété heureuse" avant l'heure.

**L'histoire du port de Safi :** En observant les navires étrangers charger les richesses du pays (sucre, céréales), il aurait murmuré une sentence sur les "ventres pleins de vent et les cœurs vides de sens". Cette vision

prémonitoire des déséquilibres mondiaux fait de lui un penseur d'une modernité absolue. Il nous crie que la croissance sans partage n'est qu'une course vers l'abîme.

#### **4. Le dernier mot : De la terre au ciel**

La conclusion de sa philosophie est d'une simplicité désarmante et d'une profondeur abyssale : **car avant de parler de ciel... il faut s'assurer que la terre nourrit tous ses enfants.**

Il n'a pas cherché à emmener les hommes vers un paradis lointain, il a cherché à faire descendre le paradis dans la justice d'une miche de pain partagée. Son héritage est celui d'une **mystique de la responsabilité**. Aujourd'hui, dans les ruelles de **Kénitra**, sur les rives du Sebou ou dans le tumulte de **Casablanca**, son ombre plane toujours : celle d'un homme qui marchait pieds nus sur la terre marocaine, mais dont la tête touchait les étoiles de la vérité.

Sidi Abderrahmane El Majdoub reste le gardien de la **Karama** (dignité). Son œuvre est

le ciment qui lie l'identité marocaine à une exigence de justice. Il nous laisse une leçon ultime : la plus belle des prières est celle qui se lit dans les yeux d'un homme qui n'a plus faim.

---

---

# **Chapitre 4 : Moulay Brahim – Le Refuge de l'Atlas**



## Introduction : Le Maître des Cimes et des Sources

Accroché aux flancs escarpés du **Haut-Atlas**, là où les pics de l'Adrar N'Dern semblent défier l'azur et où l'air se raréfie pour ne laisser place qu'à la pureté, se dresse un lieu où le temps semble s'être cristallisé : le village de **Moulay Brahim**. À environ 50 kilomètres de Marrakech, cette citadelle spirituelle surplombe les gorges de Ghighaya, gardienne millénaire des passages entre la plaine du Haouz et les vallées berbères reculées.

**Le refuge des âmes : Entre rudesse et sacré**

C'est dans cet écrin de roche et de vent que repose **Moulay Brahim ben Ahmed Mghari** (décédé vers 1661), figure emblématique d'un islam soufi profondément enraciné dans la *tamazight* (culture berbère) et la réalité sociale. Loin des intrigues de cour de la dynastie saadienne déclinante ou de l'émergence des Alaouites, Moulay Brahim a choisi la montagne comme école.

Dans cette région où la vie se forge dans la rudesse d'un climat neigeux et d'une terre ingrate, il n'était pas un savant de bibliothèque, mais un saint de la terre. Les récits historiques rapportent que son ancêtre, Abdallah ben Hsaïn, avait fondé la **Zaouïa de Tamesloht**, mais Moulay Brahim préféra l'isolement des hauteurs pour mieux servir ceux que le pouvoir oubliait.

### **"Moulay el-Wad el-Hamid" : La symbolique de la fertilité**

Surnommé par les habitants "مول الواد الحامض" (**Moulay el-Wad el-Hamid**) — que l'on traduit par le "Maître de l'oued fertile" ou "celui qui rend l'amertume douce" — son nom

est indissociable de la gestion de l'eau, cette ressource plus précieuse que l'or dans l'Atlas.

**L'histoire de la source tarie :** On raconte qu'un été de grande sécheresse, alors que les vergers de noyers et de cerisiers périssaient, Moulay Brahim frappa le sol de son bâton de pèlerin. Une source jaillit, non seulement pour irriguer les cultures, mais pour laver les cœurs de la discorde. Ce miracle symbolise sa doctrine : une foi qui ne se proclame pas dans les minarets de la ville, mais qui se vit dans le partage du pain et de l'eau.

### **Une spiritualité de proximité : Le sanctuaire des vulnérables**

Contrairement aux grandes médersas de Fès ou de Marrakech, son sanctuaire est devenu, au fil des siècles, le refuge des exclus. Moulay Brahim incarne une figure protectrice, particulièrement pour les femmes et les nécessiteux.

**-À Marrakech (Sidi Bel Abbès) :** Si Sidi Bel Abbès est le protecteur des aveugles en ville, Moulay Brahim est celui qui, dans la

montagne, offre la "vue" intérieure et la dignité.

**-L'anecdote des "Sept Saints" :** Bien que ne faisant pas partie officiellement des *Sabatu Rijal* de Marrakech, la sagesse populaire lie souvent Moulay Brahim à cette dynamique de protection urbaine. On dit que celui qui n'a pas trouvé de solution à ses maux dans le tumulte de la cité doit monter vers le silence de l'Atlas, là où Moulay Brahim "pèse les âmes" avec la justice du ciel.

### **Le village-mémoire : Un code moral gravé dans la pierre**

Le village qui porte son nom est aujourd'hui une "horm" (une enceinte sacrée). Historiquement, aucun crime ne pouvait y être commis et personne ne pouvait y être arrêté. C'était une zone de paix totale dans un Maroc parfois secoué par les révoltes tribales.

Entrer à Moulay Brahim, c'est accepter de laisser derrière soi sa condition sociale. Riche marchand de la **Place Jemaa el-Fna** ou humble berger du **Tizi n'Test**, tous gravissent

le même sentier caillouteux pour chercher la *Baraka* d'un homme qui enseignait que l'élévation spirituelle est impossible sans la satisfaction des besoins fondamentaux de l'autre.

L'histoire de Moulay Brahim est celle d'une résistance par la bonté. Il a prouvé que la véritable autorité ne vient pas du trône, mais de la capacité à offrir un toit, un repas et une oreille attentive dans l'un des lieux les plus inhospitaliers du royaume. C'est cette épopée du "mysticisme social" que ce chapitre se propose d'explorer.

Surnommé "le Maître de l'Oued Myrtille", ce saint des montagnes du Haut-Atlas a bâti son influence sur la protection des vulnérables, et plus particulièrement des femmes.

**-La miséricorde avant le jugement :** Dans une société montagnarde parfois rude sur les codes d'honneur, Moulay Brahim accueillait les mères célibataires ou répudiées. Il ne les interrogeait pas sur leur passé ; il leur offrait un toit et du pain.

**-L'éducation par le ventre :** Il comprenait que pour élever l'esprit des enfants de l'Atlas, il fallait d'abord stabiliser leur foyer. Son sanctuaire devint un centre de distribution de nourriture et de savoir, prouvant que la baraka n'est pas une magie, mais un acte de solidarité organisé.

---



## I. Le contexte : l'Atlas, entre austérité et solidarité

Aux XVIe et XVIIe siècles, le Haut-Atlas n'était pas seulement une barrière naturelle ; c'était un monde en soi, régi par des lois non écrites mais d'une rigueur absolue. Si les plaines du Haouz, autour de Marrakech, vivaient au rythme des dynasties, la montagne, elle, vivait au rythme des saisons et de l'honneur (**Nif**). Dans ce paysage de cimes enneigées et de vallées encaissées, la survie n'était pas un droit, mais un combat quotidien contre une nature superbe mais impitoyable.

## **1. La géographie de la survie : L'Adrar n'Dern**

Les conditions de vie dans les tribus des **Ghighaya** et des **Mesfioua** étaient marquées par un isolement quasi total durant les mois d'hiver. La pauvreté n'y était pas un manque de ressources monétaires, mais une vulnérabilité face aux éléments. Un col enneigé fermé, une récolte de noix gâtée, ou une source tarie pouvaient condamner un village entier.

## **2. Le code de l'honneur (Nif) : Une lame à double tranchant**

L'organisation sociale reposait sur la tribu et le clan. Le concept de **Nif** (le nez/l'honneur) structurait chaque interaction. Si ce code permettait une solidarité tribale exemplaire contre les agressions extérieures, il se montrait d'une dureté implacable envers ceux qui "sortaient du rang". Les individus sans protection clanique devenaient des "invisibles", des parias sans voix.

C'est dans ce contexte de "justice de la montagne" que certaines catégories se retrouvaient particulièrement exposées :

**-Les femmes répudiées et mères célibataires** : Dans une société où la femme n'existait socialement qu'à travers son père, son frère ou son mari, la rupture du lien conjugal ou une grossesse hors mariage équivalait souvent à une sentence de mort sociale, voire physique. L'honneur du clan exigeait parfois l'exclusion radicale pour "laver" l'affront.

**-Les orphelins et enfants sans protection** : Sans l'ombre d'un protecteur masculin, ces enfants devenaient souvent des serviteurs précaires, privés de terre et d'avenir.

**-Les voyageurs et "Gharib"** : Dans l'Atlas, se perdre dans une tempête de neige ou arriver dans une tribu hostile sans *Amman* (protection accordée par un local) signifiait la mort.

### **3. Anecdotes de lieux : La solidarité marocaine à travers les âges**

Pour comprendre le rôle de Moulay Brahim, il faut regarder comment d'autres lieux au Maroc traitaient cette fragilité :

**-À Marrakech (Le Maristan de Sidi Bel Abbès) :** En ville, les aveugles et les estropiés trouvaient refuge autour de la zaouïa de Sidi Bel Abbès. Mais dans la montagne, aucun hôpital n'existait. Moulay Brahim a transposé cette "charité citadine" dans la rudesse de l'Atlas.

**-À Fès (La Maison des Femmes - Dar el-Mkhaïfia) :** Historiquement, dans la médina de Fès, il existait des lieux de refuge pour les femmes en détresse ou en conflit avec leur mari. Moulay Brahim a créé l'équivalent montagnard : un territoire sacré où la loi de la tribu s'arrêtait pour laisser place à la loi de la miséricorde.

**-À Chefchaouen (Le sanctuaire de Moulay Ali Ben Rachid) :** Comme dans le Nord, où le fondateur de la ville protégeait les réfugiés d'Andalousie, Moulay Brahim a fait de son village un **Horm** (enceinte sacrée).

---

#### **4. L'action de Moulay Brahim : Une révolution de la compassion**

C'est précisément vers ces oubliés de l'Atlas que Moulay Brahim tourna son action. Il comprit que pour ces exclus, la foi n'était audible que si elle s'accompagnait d'une sécurité concrète.

On rapporte que Moulay Brahim avait instauré une règle stricte dans sa zaouïa : quiconque franchissait le seuil du village était sous sa protection directe, quel que soit son crime ou sa faute aux yeux de la tribu. Il a ainsi créé une "soupape de sécurité" sociale.

En offrant un toit aux femmes répudiées sans les juger, en nourrissant l'orphelin avant de lui apprendre les versets, Moulay Brahim ne faisait pas seulement de la religion : il faisait de la résistance sociale. Il rappelait aux chefs de tribus et aux notables que la grandeur d'un homme ne se mesure pas à son **Nif** (honneur orgueilleux), mais à sa capacité à protéger le **Da'if** (le faible).

L'Atlas du XVIIe siècle était un monde de pierre et de fer. Moulay Brahim y a introduit la douceur du pain et la chaleur de l'accueil. Il a transformé l'austérité de la montagne en un laboratoire de solidarité, prouvant que même là où l'air se raréfie, l'humanité peut encore respirer.

Cette section pose les bases de la "Baraka" de Moulay Brahim, non pas comme un pouvoir magique, mais comme une organisation sociale structurée pour pallier les failles du système tribal de l'époque.

---



## II. La miséricorde avant le jugement : un refuge pour les femmes

Dans le cadre rigide du Haut-Atlas du XVII<sup>e</sup> siècle, où la "faute" sociale d'une femme n'était pas seulement un déshonneur individuel mais une tache sur le blason de toute une lignée, Moulay Brahim fit un choix radical qui bouscula les structures patriarcales de son temps : **accueillir sans juger.** ### 1. Le sanctuaire comme territoire d'exception Alors que les codes tribaux prévoyaient l'exclusion, voire le bannissement pour les femmes répudiées ou les filles-mères, le village de Moulay Brahim devint une "zone franche" de compassion. On raconte que des femmes

rejetées par leurs familles, parfois après des jours de marche exténuante à travers les sentiers escarpés et les cols enneigés, arrivaient au seuil de la zaouïa, les pieds en sang et l'âme brisée.

Lorsqu'elles se présentaient devant lui, tremblantes de peur d'être renvoyées à leur sort, le saint ne posait aucune question sur leur passé, leur lignage ou les raisons de leur errance. Il levait simplement la main et disait de sa voix profonde :

« هنا الأمان » (Houna al-Amman — Ici, il y a la sécurité.)

Ce mot, *Amman*, n'était pas prononcé à la légère. Dans le droit coutumier berbère (*Azref*), accorder l'Amman signifiait que le protecteur engageait sa vie et celle de son clan pour garantir l'intégrité de la personne protégée. Moulay Brahim plaçait ainsi l'autorité divine au-dessus de la vengeance tribale.

## 2. L'histoire de la naissance sacrée

Une tradition locale, transmise avec émotion par les femmes du village depuis des générations, évoque le cas d'une jeune femme enceinte, chassée de sa tribu sous les quolibets. Parvenue à bout de forces au sanctuaire, elle fut non seulement hébergée, mais Moulay Brahim demanda aux femmes de sa propre famille de l'escorter, de la nourrir et de veiller sur elle comme sur une sœur.

À la naissance de l'enfant, loin d'être marqué par le sceau de l'infamie, le nouveau-né fut béni par le saint. Plus tard, cet enfant, que la société aurait voulu voir disparaître, devint un brillant étudiant du Coran (*Tolba*) au sein même du sanctuaire. Il devint le symbole vivant d'une vie sauvée et d'un destin réécrit par la seule force de la miséricorde.

### **3. Anecdotes de lieux : La protection féminine dans les cités marocaines**

Ce rôle de "protecteur des femmes" n'est pas isolé, mais il prend une dimension unique dans la solitude de la montagne :

**-À Fès (Dar el-Mkhayfia) :** Dans la médina de Fès, il existait des demeures spécifiques pour les femmes en conflit conjugal, où elles pouvaient se réfugier le temps d'une médiation. Mais là où Fès utilisait la médiation juridique, Moulay Brahim utilisait la **médiation spirituelle**, imposant le silence aux colères familiales par le simple prestige de sa baraka.

**-À Essaouira (Lalla Takarkoust) :** Plus tard, d'autres figures féminines ou lieux de culte au Maroc ont perpétué cette idée que le sacré est le seul refuge contre la violence sociale. Moulay Brahim a été le pionnier de cette "justice parallèle" qui privilégiait la vie sur la loi du sang.

**-Le "Horm" de Moulay Idriss Zerhoun :** Tout comme à Zerhoun, le territoire de Moulay Brahim était sacré. On raconte qu'un père furieux, venu pour récupérer sa fille et "laver son honneur", s'arrêta net à l'entrée du village, incapable de franchir la limite invisible du sanctuaire, frappé par la crainte révérencielle que dégageait le lieu.

---

#### **4. Un acte subversif : De l'exclusion à la réhabilitation**

Ce geste n'était pas seulement charitable — il était profondément subversif pour l'équilibre des pouvoirs de l'époque. En accueillant les exclus, Moulay Brahim remettait en cause une logique sociale fondée sur la pureté du sang pour la remplacer par une **logique de réhabilitation**.

Il enseignait que l'être humain n'est pas défini par ses erreurs passées, mais par sa capacité à trouver la paix. Pour lui, la dignité d'une société se mesurait à la manière dont elle traitait ses membres les plus fragiles. Il transformait ainsi les "invisibles" de l'Atlas en membres à part entière d'une communauté spirituelle, prouvant que sous l'œil de Dieu, il n'y a point de paria.

Moulay Brahim a fait de la montagne un bastion de tendresse. En offrant le pain et l'Amman aux femmes égarées, il a prouvé que la véritable sainteté ne réside pas dans la condamnation des pécheurs, mais dans l'ouverture d'un chemin vers la lumière, même

au cœur des hivers les plus rudes du Haut-Atlas.

---



### III. L'éducation par le ventre: sauver l'avenir de l'Atlas

Si Moulay Brahim ouvrait ses bras aux femmes brisées, il tournait son regard le plus protecteur vers les enfants de la montagne. Dans le Haut-Atlas du XVIIe siècle, l'enfance était une période de grande fragilité : entre les corvées de bois, la garde des troupeaux et les risques de famines, l'accès au savoir était un luxe réservé aux fils de notables ou de chefs de tribus.

---

## 1. La doctrine du "Ventre plein avant l'Esprit"

Moulay Brahim a instauré une pédagogie révolutionnaire pour son époque. Il refusait d'enseigner les versets du Coran ou les rudiments de la langue arabe à un enfant dont l'estomac criait famine. Pour lui, la *Baraka* (bénédiction) ne pouvait descendre dans un corps affaibli.

**Le principe de la "Gamelle sacrée" :** À la Zaouïa, chaque leçon commençait par un repas. On raconte que le saint surveillait lui-même la distribution de la *Harira* (soupe traditionnelle) ou de la bouillie d'orge (*Belboula*). Il disait souvent aux parents : « Donnez-moi un enfant nourri, je vous rendrai un homme juste. »

## 2. L'histoire du petit berger de l'Oukaimeden

La tradition orale rapporte l'histoire d'un jeune berger orphelin, trouvé transi de froid sur les plateaux de l'Oukaimeden. Amené au

sanctuaire, l'enfant était si sauvage qu'il refusait de parler. Au lieu de le contraindre à l'étude, Moulay Brahim lui confia la garde d'un petit agneau blessé, lui apprenant d'abord la responsabilité et la tendresse.

Une fois l'enfant apaisé et nourri, le saint commença son éducation. Des années plus tard, ce berger devint l'un des plus grands calligraphes de la région, illustrant l'idée que la pédagogie de Moulay Brahim consistait à "réparer" l'humain avant de l'instruire.

### **3. Anecdotes de lieux : Les modèles d'éducation solidaire au Maroc**

Cette approche rappelle d'autres formes de transmission du savoir à travers le royaume, mais avec la touche spécifique de la montagne:

**-À Marrakech (La Médersa Ben Youssef) :**  
Si la prestigieuse Médersa Ben Youssef formait l'élite juridique et administrative du Sud, Moulay Brahim formait, lui, des "citoyens de la montagne". Son enseignement n'était pas aride ; il était pratique, mêlant

l'éthique religieuse à la gestion des conflits pastoraux.

**-À Salé (Les écoles de mémorisation du Coran) :** Contrairement aux méthodes parfois rudes de mémorisation par le bâton, Moulay Brahim privilégiait l'encouragement. On raconte qu'il récompensait chaque chapitre appris par un fruit sec ou un morceau de sucre, des denrées rares dans l'Atlas, transformant l'effort intellectuel en une fête des sens.

**-Le "Msid" itinérant du Sahara :** Comme les tribus nomades du Sud qui emportaient leurs tablettes de bois (*Alouah*) à dos de chameau, les élèves de Moulay Brahim apprenaient en plein air, face aux sommets, pour que l'immensité de la création serve de tableau noir.

#### **4. Un sanctuaire de la méritocratie**

Dans le village de Moulay Brahim, l'origine sociale d'un enfant importait peu. Le fils d'une femme répudiée s'asseyait sur la même natte que le fils d'un caïd local. En brisant ces

barrières de classe dès l'enfance, le saint préparait une société plus solidaire.

Son sanctuaire devint un centre de distribution de nourriture et de savoir, prouvant que la *baraka* n'est pas une magie mystérieuse, mais un acte de solidarité organisé et durable. Il a compris que stabiliser le foyer d'un enfant, c'était stabiliser l'avenir de toute la tribu.

En plaçant le bien-être physique de l'enfant au cœur de sa mission éducative, Moulay Brahim a semé les graines d'une dignité nouvelle dans le Haut-Atlas. Il a transformé la survie en espoir, et les orphelins de la montagne en gardiens de la mémoire.

---



## IV. Le sanctuaire comme institution sociale : La République de la Montagne

Avec le temps, l'espace fondé par Moulay Brahim a transcendé sa fonction de simple zaouïa pour devenir une **institution sociale globale**. Dans un XVIIe siècle où l'État central peinait parfois à projeter son autorité dans les replis du Haut-Atlas, le sanctuaire a comblé le vide, offrant un cadre juridique, éducatif et économique aux populations montagnardes.

### 1. La "Horm" : Un refuge juridique pour les exclus

Le concept de **Horm** (enceinte sacrée) a été poussé à son paroxysme à Moulay Brahim. Ce n'était pas seulement un lieu où l'on priait, mais un territoire où la violence était techniquement et spirituellement impossible.

**-Le droit d'asile absolu :** Quiconque — qu'il soit poursuivi par une vendetta tribale ou par une injustice administrative — trouvait refuge à l'intérieur des limites du village, devenait intouchable.

**-L'histoire du cavalier en fuite :** Une légende raconte qu'un homme poursuivi par les cavaliers d'un caïd puissant parvint à franchir la limite du sanctuaire. Ses poursuivants s'arrêtèrent net devant l'invisible barrière. Le caïd lui-même dut solliciter une audience auprès des disciples du saint pour négocier, non pas la livraison du prisonnier, mais une médiation. Le sanctuaire imposait ainsi la **négociation sur la force**.

## **2. Une école de la vie : Le Msid des hauteurs**

Le sanctuaire n'était pas une école théologique aride. C'était un centre de formation intégrale pour les enfants de l'Atlas.

**-L'intégration sociale par le savoir :** Comme mentionné plus haut, les enfants y apprenaient le Coran, mais aussi l'arbitrage et l'éthique du partage.

**-Comparaison avec la Médersa Bou Inania (Fès) :** Si Bou Inania formait les juges (*Cadis*) de la cité, Moulay Brahim formait les **Amghar** (chefs de village) de demain, leur inculquant que le pouvoir est une responsabilité de protection, non de domination.

### **3. Le Parlement de la Paix : Médiation entre tribus**

Dans une région où les conflits pour les points d'eau ou les pâturages (*Azrou*) pouvaient durer des décennies, le sanctuaire servait de tribunal arbitral neutre.

**-La parole qui apaise :** Les chefs des tribus **Ghighaya** et **Ourika** venaient s'asseoir dans l'enceinte pour résoudre leurs différends. La

parole du saint était perçue comme "juste et apaisante" car elle n'était liée à aucun intérêt foncier.

**-Fait historique de médiation :** On rapporte qu'un conflit sanglant entre deux clans pour le partage de l'Oued Ghighaya fut résolu par une métaphore du saint sur l'eau qui, "comme la grâce de Dieu, ne peut être mise en cage". Il instaura un système de partage temporel qui devint la loi de la vallée.

#### **4. Un centre de redistribution : L'économie de la Baraka**

Le sanctuaire fonctionnait comme une banque alimentaire avant l'heure. Les dons (*Ziyara*) des riches marchands de Marrakech servaient directement à financer les silos de grains pour les années de sécheresse.

**-La Matmora du peuple :** Contrairement aux silos privés, les réserves du sanctuaire appartenaient à la communauté. En période de disette, le sanctuaire ouvrait ses portes à tous, sans distinction de tribu.

**-Histoire de la Place Jemaa el-Fna :** On raconte que les commerçants de la place, avant de conclure une grosse affaire, promettaient une part du gain au "Maître de la Montagne". Cet argent ne restait pas dans les coffres, il se transformait en pain et en manteaux de laine pour les bergers du Tizi n'Test.

## **5. Parallèles avec d'autres cités : La force de la médiation marocaine**

Cette institutionnalisation du sacré comme régulateur social se retrouve ailleurs, mais rarement avec une telle intensité géographique :

**-À Salé (Zaouïa Noussak) :** Ce lieu servait de refuge aux voyageurs et de centre d'études, mais le sanctuaire de Moulay Brahim y ajoutait une dimension de **protection physique** indispensable en zone de montagne.

**-À Ouezzane (Dar d'mana) :** Comme la maison de protection à Ouezzane, Moulay Brahim offrait une garantie morale. Mais là où Ouezzane rayonnait sur le plan politique

---

national, Moulay Brahim restait le **gardien du quotidien**, le défenseur de la "petite gens".

Le sanctuaire de Moulay Brahim a prouvé que la spiritualité peut devenir le ciment d'une organisation sociale juste. En transformant la foi en médiation, en éducation et en aide alimentaire, il a créé un modèle de **mysticisme institutionnel** qui a permis à l'Atlas de traverser les siècles avec une dignité inébranlable. Il n'était plus seulement un homme, il était devenu la structure même de la solidarité montagnarde.

---



## V. Histoires de montagne : la sagesse en action

Les récits qui entourent le sanctuaire de Moulay Brahim ne sont pas de simples contes pour veiller ; ils constituent une véritable cartographie de l'éthique de l'Atlas. Chaque anecdote est une pierre posée sur l'édifice de la dignité humaine.

### 1. Le voyageur perdu : De l'errance à l'appartenance

Dans les replis de l'Adrar N'Dern, se perdre n'est pas un contretemps, c'est un arrêt de mort. La tradition rapporte l'histoire d'un marchand citadin, égaré dans une tempête de

neige alors qu'il tentait de franchir un col vers le sud. Affamé, désorienté et frôlant l'hypothermie, il fut recueilli par des bergers qui, sans lui demander son nom, le portèrent jusqu'au sanctuaire.

Après plusieurs jours de convalescence, nourri au coin du feu et soigné par les herbes de la montagne, l'homme, ému, déclara :

**« J'ai trouvé ici plus que de l'hospitalité... j'ai trouvé une famille. »**

Cette phrase souligne la nature du sanctuaire : il ne s'agit pas d'une hôtellerie de passage, mais d'une **reconstitution de la parenté**. Pour Moulay Brahim, le voyageur (*Al-Gharib*) est un invité de Dieu.

**-Parallèle avec les Fondouks de Marrakech** : Dans la médina de Marrakech, les fondouks (caravansérails) comme le **Fondouk el-Amri** offraient un gîte sécurisé aux caravaniers. Mais là où la ville gérait le commerce, Moulay Brahim gérait l'humanité. Il a transformé le concept de "service" en celui de "fraternité".

---

## 2. La jarre qui ne se vide pas : Le miracle de la mutualisation

Une légende tenace raconte qu'une jarre de farine et une outre d'huile dans les cuisines du sanctuaire ne se vidaient jamais, malgré les centaines de repas distribués quotidiennement.

Si l'on dépasse la dimension purement miraculeuse, ce récit cache une vérité historique fascinante sur l'**économie de don** : la jarre ne se vidait pas car, pour chaque poignée de farine prélevée pour un pauvre, un paysan reconnaissant ou un pèlerin de passage en versait deux en secret. C'était le miracle de la **générosité collective**.

**-L'histoire de la "Twayza" (Solidarité communautaire)** : Ce système rappelle les pratiques de moisson collective dans les plaines de la **Chaouia**. Lorsqu'un membre de la communauté tombait malade, tous les autres travaillaient son champ gratuitement. Moulay Brahim a institutionnalisé cette *Twayza* au profit des sans-famille.

-On rapporte qu'à Fès, lors des grandes crises, les riches familles de la médina pratiquaient le *Waqf* (donation pieuse) pour alimenter les fours banals. Moulay Brahim a réussi à maintenir ce niveau de solidarité dans une région où les ressources étaient pourtant bien plus rares.

### **3. L'enfant devenu maître : La boucle de la transmission**

L'histoire la plus emblématique reste celle d'un orphelin, arrivé au sanctuaire dans un état de dénuement total. Recueilli, nourri, puis instruit sous l'aile de la zaouïa, il gravit tous les échelons du savoir pour devenir, à l'âge adulte, le maître du Coran (*Fqih*) du lieu.

Cette trajectoire symbolise la mission profonde du sanctuaire : **transformer la vulnérabilité en force**. Ici, l'exclusion n'est pas une fatalité, mais un point de départ vers l'excellence.

-**À Salé (Le Maristan et les écoles) :** À Salé, la tradition de l'éducation des orphelins était très forte sous les Mérinides et les Saadiens.

Moulay Brahim a adapté ce modèle aux besoins de l'Atlas. Au lieu de former uniquement des théologiens, il formait des hommes capables de stabiliser socialement la montagne.

**-Le symbole de l'olivier :** On compare souvent cet enfant à l'olivier sauvage de l'Atlas que l'on greffe pour qu'il donne les meilleures huiles. Moulay Brahim était le "greffeur d'âmes".

#### **4. La médiation du silence : L'anecdote de la fontaine**

Une anecdote moins connue situe le saint près d'une fontaine où deux femmes de tribus rivales se disputaient violemment pour l'ordre de passage. Au lieu de crier ou de juger, Moulay Brahim s'assit en silence entre elles et commença à partager son pain avec un chien errant.

Frappées par ce geste de paix envers une créature "impure", les deux femmes cessèrent leur querelle, saisissant que si le saint respectait la faim d'un animal, elles se devaient

de respecter le besoin de l'autre. Ce "**silence pédagogique**" est resté une marque de fabrique du sanctuaire.

Ces anecdotes prouvent que pour Moulay Brahim, la sagesse n'était pas un concept enfermé dans des parchemins, mais un outil de survie sociale. Qu'il s'agisse de guider l'égaré, de multiplier le pain ou de relever l'orphelin, chaque acte était une démonstration que la **Baraka** est d'abord et avant tout une forme de **responsabilité**.

---



## VI. Une spiritualité incarnée: la baraka comme action

Dans l'imaginaire populaire, la *Baraka* est souvent perçue comme une aura mystique, un don du ciel permettant des miracles prodigieux. Pourtant, chez **Sidi Moulay Brahim**, elle revêtait une dimension radicalement différente : elle était le fruit d'un **engagement concret dans la matière**. Pour le maître de l'Atlas, la sainteté n'était pas une lévitation au-dessus du sol, mais une marche résolue dans la boue et la neige aux côtés des plus humbles.

## 1. La Baraka du Pain : Nourrir comme liturgie

Pour Moulay Brahim, l'acte de nourrir n'était pas une simple œuvre de charité, c'était une condition *sine qua non* de la vie spirituelle. Il considérait que l'on ne peut parler de Dieu à un homme qui a faim sans être un hypocrite.

**-L'histoire de la "Kessra" (la galette) partagée :** On raconte qu'un jour, un érudit venu de Marrakech s'étonna de voir le saint passer plus de temps dans les cuisines de la zaouïa qu'à la bibliothèque. Moulay Brahim lui répondit en lui tendant un morceau de pain chaud : « L'encre du savant est précieuse, mais la farine du boulanger est le socle sur lequel repose la prière. Sans ce pain, ton savoir s'envolerait comme de la fumée. »

-Cette vision rejoint celle de **Sidi Ahmed el-Mansour** à Marrakech ou des gestionnaires des **Habous** à Fès, qui considéraient que la sécurité alimentaire était le premier pilier de la paix civile (*Siba vs Makhzen*).

---

## 2. La Baraka de l'Amman : Protéger comme rempart

La protection n'était pas un vain mot. En instaurant le village comme *Horm* (sanctuaire inviolable), il a créé un espace de droit là où régnait la loi du plus fort.

**-Le refuge de Moulay Idriss Zerhoun :** Comme à la cité sainte de Moulay Idriss, où même les animaux en détresse trouvaient refuge, le village de Moulay Brahim protégeait la vie sous toutes ses formes.

**-L'histoire du "Pacte des Cimes" :** Lors d'une querelle sanglante entre les tribus des **Ghighaya** et des **Goundafa**, Moulay Brahim se serait interposé en plaçant son burnous blanc au sol entre les deux camps. Ce simple geste de protection symbolique arrêta les fusils, car toucher au vêtement du saint revenait à briser le pacte avec le divin. La *Baraka* était ici une **force d'interposition**.

---

### **3. La Baraka du Qalam : Éduquer comme libération**

L'éducation n'était pas une accumulation de savoirs, mais un outil de dignité. En apprenant à lire aux orphelins et aux enfants des bergers, il leur offrait une clé pour sortir de la fatalité.

**-L'histoire de la Médersa de l'Atlas :**  
Contrairement aux grandes institutions urbaines comme la **Médersa Attarine** de Fès, l'école de Moulay Brahim enseignait une "théologie de la terre". On y apprenait le droit coranique, mais aussi le droit de l'eau et des pâturages, afin que les futurs chefs de villages puissent juger avec équité.

**-Le modèle de Sidi Itzhak à Essaouira :**  
Cette éducation rappelle celle des zaouïas du Sud qui formaient des médiateurs capables de naviguer entre les lois tribales et les besoins des caravaniers.

---

#### 4. La Baraka du Jmaa : Rassembler comme ciment

Le plus grand miracle de Moulay Brahim fut de faire asseoir à la même table des ennemis héréditaires et des parias sociaux.

**-La réconciliation de l'Oued Nefis :** On rapporte qu'il réussit à réconcilier deux frères qui se battaient pour un héritage de terres irriguées en leur demandant de creuser ensemble un puits pour le village. En déviant leur énergie vers le bien commun, il transformait leur haine en *Baraka* collective.

**-Le parallèle avec Sidi Ben Slimane (Marrakech) :** L'un des sept saints de Marrakech, connu pour son œuvre de rassemblement des cœurs, partageait cette vision : la spiritualité ne se mesure pas à l'intensité des rituels solitaires, mais à la capacité de **recoudre le tissu social déchiré**.

En résumé, la *Baraka* de Sidi Moulay Brahim était une **baraka d'action**. Elle se manifestait par la main qui pétrit, l'épaule qui soutient et la voix qui arbitre. Il a prouvé que la sainteté la

---

plus haute est celle qui se rend utile au plus bas de l'échelle sociale.

Près de quatre siècles plus tard, son héritage demeure : chaque fois qu'un pèlerin gravit la montagne pour demander sa bénédiction, il ne cherche pas un tour de magie, mais se reconnecte à cette source de **solidarité inébranlable** qui définit l'âme marocaine. Moulay Brahim n'a pas seulement habité l'Atlas, il a transformé ses rochers en un autel de la dignité humaine.

---



---

## VII. Un héritage de pierre et de lumière

L'épopée de **Sidi Moulay Brahim** ne s'est pas arrêtée avec son dernier souffle en 1661. Elle continue de vibrer dans l'écho des montagnes et dans le pas des milliers de pèlerins qui, chaque année, gravissent les lacets du Haut-Atlas. Son héritage est celui d'une **spiritualité de l'incarnation**, où le divin ne se cherche pas dans l'isolement des sommets, mais dans la chaleur d'une main tendue.

### 1. La Baraka comme contrat social

Moulay Brahim a laissé au Maroc un modèle de "sainteté citoyenne". Il a prouvé que la religion, lorsqu'elle se détache des jeux de pouvoir pour embrasser la cause des vulnérables, devient le ciment indestructible d'une nation. En transformant son village en **Horm** (refuge), il a jeté les bases d'une forme de justice sociale qui préfigurait les droits humains modernes : le droit à la protection, le droit à la nourriture et le droit à la dignité pour tous, sans distinction de naissance.

---

## **2. Une résonance contemporaine : Du Haut-Atlas au Maroc moderne**

Aujourd'hui encore, l'influence du "Maître des Cimes" dépasse largement le cadre religieux.

**-Le symbole de la résilience :** Lors des épreuves climatiques ou des séismes qui touchent parfois la région, l'esprit de Moulay Brahim resurgit. La solidarité spontanée des Marocains, ce fameux "élan du cœur", puise ses racines dans cette éthique de la montagne où l'on ne laisse jamais son voisin seul face au froid.

**-Le refuge des femmes :** Le sanctuaire reste, dans l'inconscient collectif, le lieu où l'on dépose ses fardeaux. C'est un espace de parole et de guérison psychologique pour de nombreuses femmes qui viennent y chercher la force de braver les difficultés du quotidien.

## **3. Le dernier mot : La montagne qui enseigne**

La leçon ultime de Moulay Brahim est d'une simplicité désarmante : « **La plus haute des prières est celle qui se lit dans les yeux d'un -homme qui n'a plus faim et d'une femme qui n'a plus peur.** »

Il n'a pas seulement habité l'Atlas, il a rendu l'Atlas humain. En faisant jaillir l'eau de la roche et la compassion du cœur des hommes, il a transformé une terre d'austérité en un jardin de solidarité. Tant que les pics du Haut-Atlas toucheront le ciel, l'ombre bienveillante de Moulay Brahim continuera de veiller sur le repos des voyageurs et l'avenir des enfants de la montagne.

### **-un refuge pour le corps et l'âme**

L'histoire de Moulay Brahim nous enseigne une leçon essentielle :

Une société ne se juge pas à la force de ses règles, mais à la manière dont elle protège ses plus fragiles.

Dans les montagnes du Haut-Atlas, il a bâti  
bien plus qu'un sanctuaire.

Il a créé un espace où la dignité humaine était restaurée, où la faim était combattue, où l'exclusion trouvait une réponse.

Son héritage nous rappelle que la spiritualité véritable ne fuit pas le monde...

elle s'y engage,

elle s'y incarne,

et elle y construit des refuges.

# **Chapitre 5 : Les Reguibat et le désert de la faim vaincue**



Aux confins méridionaux du Maroc, là où la roche se fracture sous l'assaut de la chaleur et où la terre se dissout dans l'infini du **Grand Sahara**, commence un univers de l'épure. À **M'Hamid El Ghizlane**, la "plaine des gazelles", le vent n'apporte pas seulement le sable, il porte la mémoire d'une résistance millénaire.

Aux confins méridionaux du Maroc, là où la roche se fend sous la morsure du soleil et où la terre se dissout dans l'infini du Grand Sahara, s'étend un univers d'épure et de résistance. À **M'Hamid El Ghizlane**, la "plaine des gazelles", dernier souffle de la route avant l'Erg Chigaga, le vent n'apporte pas seulement le sable : il porte la mémoire d'un peuple qui a fait du dénuement une école de dignité. Ici commence le territoire des **Reguibat**, confédération tribale dont les pas ont tissé la géographie spirituelle du désert.

Nés de la rencontre entre **l'arabité chérifienne et la berbérité sanhadja**, les Reguibat se sont établis entre le **Sahara occidental, le sud du Maroc, la Mauritanie et Tindouf**. Leur ancêtre spirituel,

**Sidi Ahmed al-Reguibi**, prédicateur du XVI<sup>e</sup> siècle, descendait d'**Idriss I<sup>er</sup>** par le saint **Abdeslam Ben Mchich Alami**. Ce lignage sacré a donné naissance à une forme de sainteté nomade : une spiritualité sans murs, où la foi se mesure à la capacité de partager le pain et l'eau dans l'immensité du vide.

### **Le désert comme matrice de solidarité**

Dans ce Sahara où la faim et la soif furent longtemps les maîtres du destin, les Reguibat ont inventé une **économie de la survie collective**. Leurs campements, organisés autour de la tente et du puits, formaient des **micro-républiques de solidarité** : chaque membre y était garant de la subsistance de l'autre. La "faim vaincue" n'est pas seulement une victoire sur la pénurie ; elle est une **victoire morale**, celle d'une communauté qui transforme la privation en partage.

Les caravanes reliant **Tombouctou à Marrakech** faisaient halte à M'Hamid El Ghizlane, jadis carrefour des échanges transsahariens. Ce lieu, où la route s'arrête et où commence le désert, symbolise

la frontière entre le monde des besoins et celui de la transcendance. Les Reguibat y ont appris que la vraie richesse ne réside pas dans la possession, mais dans la **circulation de la baraka** : l'énergie spirituelle qui nourrit sans épuiser.

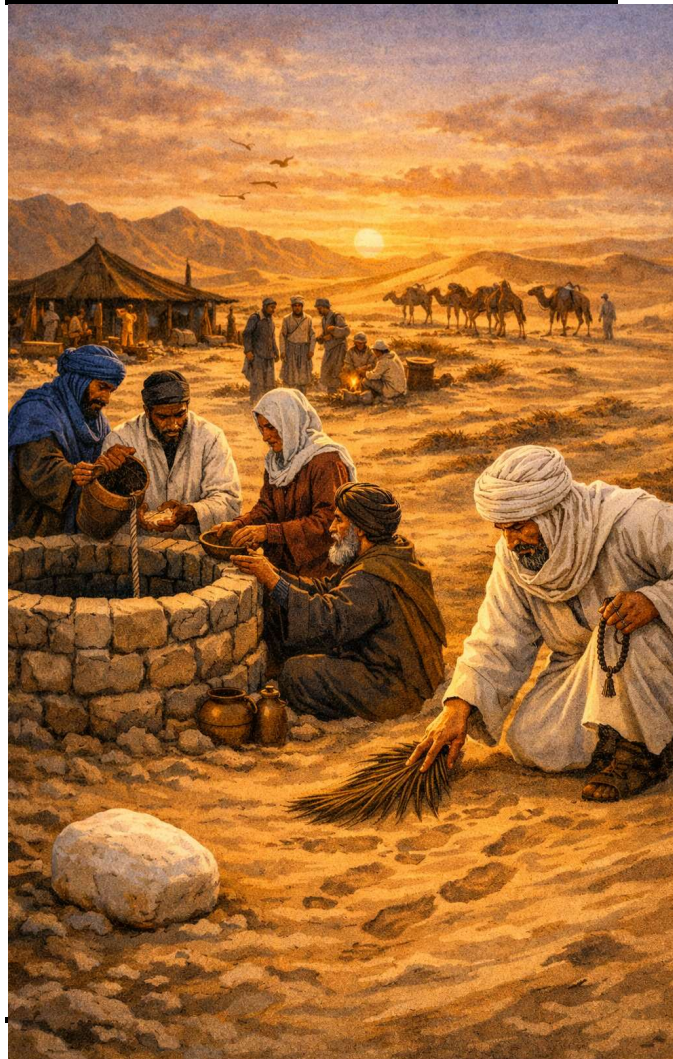
### **Une mémoire de résistance**

L'histoire des Reguibat est aussi celle d'une **résistance politique et culturelle**. Fragmentés par les frontières coloniales du XX<sup>e</sup> siècle, ils ont vu leur territoire morcelé entre le Maroc, la Mauritanie et l'Algérie. Pourtant, leur cohésion tribale a survécu à la balkanisation du Sahara : la parole, la poésie hassaniya et la foi ont remplacé les cartes. Dans les dunes, chaque vers récité, chaque pain partagé, chaque prière murmurée au crépuscule est un acte de mémoire contre l'oubli.

### **Ouverture symbolique**

Ainsi, le "désert de la faim vaincue" n'est pas un espace vide : c'est un **laboratoire d'humanité**. Les Reguibat y ont démontré que la spiritualité peut être une forme de justice

sociale, et que la survie, lorsqu'elle s'accompagne de dignité, devient une prière incarnée. Dans le silence du Sahara, la faim s'efface devant la fraternité, et la lumière se fait héritage.



---

## **I. Le désert comme école morale : La loi de l'interdépendance**

Aux portes du Sahara, là où la terre s'efface dans l'horizon brûlant et où le silence devient une présence, l'homme apprend une vérité que nul livre ne peut enseigner :

**il ne survit jamais seul.**

Dans les étendues infinies autour de M'Hamid El Ghizlane, le désert agit comme un révélateur. Il dépouille l'individu de ses illusions, de sa puissance apparente, de son autonomie supposée. Il le renvoie à sa condition première : fragile, dépendant, profondément humain.

Ici, l'égoïsme n'est pas seulement une faute morale. C'est une erreur vitale.

---

## 1. La loi invisible du désert

Au sein des grandes tribus sahariennes, notamment la confédération des Reguibat, descendants de Sidi Ahmed el-Reguibi, s'est construite une éthique rigoureuse, façonnée par les contraintes extrêmes du milieu.

Dans cet univers :

- les points d'eau disparaissent,
- les tempêtes effacent les chemins,
- la faim et la soif peuvent surgir sans prévenir.

Ainsi est née une règle simple, mais absolue :

**l'autre est ta seule assurance-vie.**

Ce principe dépasse la morale pour devenir une véritable **métaphysique du partage.**

## 2. La métaphysique du partage : donner pour exister

Dans le désert, donner ne relève pas de la générosité au sens habituel. C'est une condition d'existence.

Car refuser de partager aujourd'hui, c'est prendre le risque de mourir demain.

Un ancien proverbe saharien dit :  
« **Celui que tu sauves aujourd'hui te sauvera sans le savoir.** »

Ainsi, le don n'est jamais un acte isolé. Il s'inscrit dans une chaîne invisible de réciprocité, où chaque geste nourrit la survie collective.

### **3. L'histoire de la "trace effacée"**

Une tradition profondément enracinée chez les nomades des Reguibat illustre cette philosophie : celle de la **trace effacée**.

Lorsqu'un voyageur était accueilli, nourri et hébergé, il lui était déconseillé d'exprimer une gratitude excessive.

Pourquoi ?

Parce que remercier avec insistance reviendrait à suggérer que l'acte était exceptionnel.

Or, dans cette culture, **donner est la norme, pas l'exception**.

Plus encore, certains hôtes prenaient soin d'effacer les traces matérielles de leur hospitalité :

- pas de dette rappelée,
- pas de contrepartie attendue,
- pas de mémoire pesante.

Le voyageur repartait léger, libre, sans obligation.

Car dans le désert, la dignité est aussi précieuse que le pain.

#### **4. Anecdotes sahariennes : la solidarité comme instinct**

##### **a. Le puits partagé**

Dans une région reculée entre Zagora et les confins sahariens, un puits servait de point vital pour plusieurs groupes nomades.

Un jour, une tribu arriva avec ses troupeaux assoiffés, trouvant déjà d'autres familles sur place. L'eau était limitée.

Au lieu de se disputer, les anciens décidèrent d'organiser des tours stricts, réduisant leur propre consommation pour permettre à tous de survivre.

Certains perdirent du bétail.

Mais personne ne fut abandonné.

---

**b. La nuit du partage**

Une chronique orale évoque une nuit glaciale où un groupe de voyageurs arriva chez une famille nomade.

La tente était petite. La nourriture insuffisante.

Le maître de maison ordonna pourtant que :

- les invités mangent en premier,
- les enfants dorment à l'intérieur,
- les adultes restent dehors.

Interrogé, il répondit simplement :  
« **Celui qui vient à toi la nuit porte avec lui la confiance de Dieu.** »

---

**5. Échos dans d'autres villes marocaines**

Cette éthique du désert n'est pas restée confinée au Sahara.

Elle a irrigué tout le Maroc.

**a. À Marrakech : la solidarité des souks**

Dans les souks de Marrakech, il n'est pas rare qu'un commerçant offre un repas à un apprenti ou à un porteur sans ressources.

Une anecdote raconte qu'un jeune garçon, venu de la campagne sans argent, fut nourri pendant des semaines par différents

---

marchands. Des années plus tard, devenu prospère, il reproduisit ce geste envers d'autres jeunes.

La logique est la même que dans le désert :  
**ce que tu reçois, tu le transmets.**

### **b. À Fès : les fondouks de la dignité**

Dans la médina de Fès, les anciens *fondouks* (caravansérails) accueillaien gratuitement des voyageurs sans ressources.

Un récit rapporte qu'un marchand ruiné y trouva refuge pendant plusieurs mois, sans jamais être humilié. Lorsqu'il se releva, il finança à son tour l'accueil d'autres voyageurs.

### **c. À Essaouira : la mer et le partage**

Dans cette ville côtière, les pêcheurs ont longtemps pratiqué une règle implicite : une part de la pêche du jour est réservée aux familles dans le besoin.

Même en période difficile, cette part n'était jamais supprimée.

---

Car, comme dans le désert :  
**on ne survit qu'ensemble.**

## **6. Une philosophie universelle née de l'extrême**

Ce que le désert enseigne dépasse largement son espace géographique.

Il révèle une vérité universelle :

- l'homme est vulnérable,
- la solidarité est vitale,
- le partage est une intelligence collective.

Chez les Reguibat, cette sagesse a pris la forme d'une règle silencieuse mais puissante :  
**ne jamais laisser l'autre seul face à la nécessité.**

Ainsi, le désert n'est pas seulement un lieu d'épreuve.

Il est une école.

Une école où l'on apprend que :

- donner, c'est survivre,
- accueillir, c'est se protéger,
- et partager, c'est exister.

---

Dans cet espace sans repères fixes, une seule chose demeure stable :

### **le lien entre les hommes.**

Et c'est peut-être là, dans cette austérité extrême,  
que naît la forme la plus pure de l'humanité.

Dans le Sahara, l'homme ne survit jamais seul. Le désert est un miroir sans tain : il renvoie à l'individu sa propre fragilité. Ici, l'égoïsme est une forme de suicide collectif. Les tribus sahariennes, et plus particulièrement la grande confédération des **Reguibat** (descendants de Sidi Ahmed el-Reguibi), ont érigé la survie en un système éthique où "l'autre" est la seule assurance-vie.

### **La métaphysique du partage**

La règle est absolue : **ce que tu refuses aujourd'hui peut te manquer demain.** Dans une mer de sable où les points d'eau se déplacent et où les pâturages s'évaporent, l'hospitalité n'est pas une courtoisie, c'est un **contrat d'assurance mutuelle.**

**-Histoire de la "Trace effacée" :** On raconte que chez les nomades, un hôte ne doit jamais remercier excessivement. Remercier, c'est suggérer que le don était exceptionnel. Pour le Reguibi, nourrir l'étranger est aussi naturel que de respirer. On efface les traces de son passage pour que l'hôte ne se sente jamais redevable.

---

La découverte des traditions :  
Le pain dans le désert 🍞🌵



---

## II. Sidi Naji Rekibi : L'Architecte de la Table Céleste et le Sanctuaire de l'Errance

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Sahara n'était pas seulement une étendue de dunes, mais une artère vitale où circulaient les richesses du monde : l'or du Soudan et le sel de Taoudenni. C'est dans ce paysage de démesure que s'élève la figure monumentale de **Sidi Naji Rekibi**. Descendant de la prestigieuse lignée des Reguibat, il ne fut pas un simple chef de tribu, mais un visionnaire qui sut transmuter l'instinct de survie nomade en une doctrine mystique. En fondant sa Zaouïa aux confins de l'Oued Drâa, il a pérennisé le bivouac éphémère pour en faire un phare spirituel, ancrant l'éthique de la "**Table Ouverte**" dans la mémoire des sables.

La Marmite de l'Absolu et la Liturgie du Feu  
Pour Sidi Naji, l'hospitalité n'était pas une simple convention sociale ou une courtoisie de passage ; elle s'érigait en **commandement divin**, une forme de prière en action. Sa

Zaouïa devint le théâtre d'un miracle quotidien qui alimenta les légendes : on raconte que le feu de ses cuisines brûla sans jamais faiblir durant quarante années consécutives. Cette flamme n'était pas seulement utilitaire ; elle symbolisait la présence de Dieu parmi les hommes, régie par la **Règle du Trois**, un code d'honneur dont la violation équivalait à une apostasie silencieuse :

**-Le Feu Éternel :** La marmite devait bouillonner jour et nuit. Éteindre le foyer, c'était, aux yeux de Sidi Naji, fermer brutalement son cœur à la providence divine. La fumée montant au ciel servait de signal de détresse et d'espoir pour le voyageur égaré.

**-Le Seuil de la Miséricorde :** Contrairement à la coutume, le pan de la tente (*lkhima*) demeurait relevé, même lors des tempêtes de sable les plus violentes. Le voyageur, épuisé, ne devait jamais subir l'humiliation de devoir frapper pour entrer ; la maison de Dieu ne connaît pas de porte close.

**-L'Anonymat Sacré (Dif Allah) :** L'identité de celui qui a faim est sans importance.

L'étranger n'est pas un inconnu, il est l'envoyé de Dieu. On ne regarde pas son visage, on ne juge pas ses haillons ; on le sert avec la déférence due à un roi.

Le Code du Silence : Quand la Dignité Précède la Parole

Dans l'univers de Sidi Naji, la curiosité est une effraction, et la question une agression. Le code social saharien, sous son impulsion, interdisait formellement de demander « Qui es-tu ? » ou « D'où viens-tu ? » avant que l'hôte n'ait passé trois jours pleins et un tiers de jour sous le toit. Ce laps de temps correspond au temps nécessaire pour que le sel du partage infuse dans le sang du visiteur.

L'interaction humaine commençait invariablement par une question-rituelle, une supplique de partage : « واش كليتي ؟ » (**As-tu mangé ?**). Si l'étranger répondait par la négative, le temps du monde s'arrêtait. On mettait de côté les palabres politiques, les alliances tribales et les intérêts commerciaux. Rien n'avait de valeur tant que l'estomac du visiteur n'était pas comblé. Ce silence sacré protégeait la vulnérabilité de l'autre.

L'Onde de Choc Urbaine : La Migration de la Générosité

Cette éthique du "ventre plein" ne resta pas confinée aux dunes. Elle voyagea avec les caravanes, s'infiltrant dans les médinas des cités impériales pour y laisser une empreinte indélébile sur l'architecture sociale du Maroc.

### **1.Fès : Les "Médecins de l'Âme" de Dar el-Magana**

Dans la capitale spirituelle, l'hospitalité s'est muée en institution à travers les *Habous*. Au-delà du gîte et du couvert offerts aux déshérités, certaines demeures accueillait des musiciens et des conteurs. Leur mission ? Guérir la "solitude de l'étranger". Par la musique et le verbe, on soignait le mal du pays et le froid de l'isolement, considérant que nourrir le corps sans nourrir l'esprit était une hospitalité incomplète.

### **2.Marrakech : La Discrétion des Foundouks**

Au cœur des souks bouillonnants, les marchands perpétuaient la "**Baraka du surplus**". À la nuit tombée, des paniers de nourriture étaient déposés anonymement devant les portes des caravansérails

(*Foundouks*). Ce système permettait au pauvre de se servir sans jamais avoir à croiser le regard de son bienfaiteur, préservant ainsi sa *hshouma* (pudeur) et son honneur.

### **3.Essaouira (Mogador) : L'Écriture du Pain**

Dans cette cité portuaire où les cultures se mêlent, la solidarité devint interconfessionnelle. Lors des jours de tempête où l'Atlantique interdisait la pêche, les familles juives et musulmanes suspendaient des sacs de pain aux heurtoirs des portes les plus pauvres. C'était un dialogue muet, une fraternité de l'invisible où le donateur ne cherchait pas le merci, mais la simple satisfaction d'avoir accompli un acte de justice humaine.

#### L'Héritage Immortel : La Part de l'Invisible

Aujourd'hui, l'esprit de **Sidi Naji Rekibi** survit bien au-delà de l'histoire. Il réside dans cette certitude nomade que l'abondance n'est pas le fruit d'une accumulation, mais le résultat d'une distribution. Chez les Reguibat, lors de chaque repas, on observe encore ce geste ancestral : une place reste vide et une portion de couscous est laissée intacte sur le rebord du plat.

C'est la "**Part du Passager de l'Invisible**". Elle rappelle que la table de Sidi Naji est infinie et que, quelque part dans le désert ou au détour d'une ruelle, quelqu'un pourrait arriver à l'improviste. En laissant cette place, on signifie que l'autre est toujours attendu, et que l'hospitalité est la seule richesse qui s'accroît lorsqu'on la divise.

L'Alchimie du Sable : Rituels de Bouche et Stratégies du Désert

L'héritage de Sidi Naji Rekibi ne s'arrête pas à la porte de la Zaouïa. Il s'est infiltré dans chaque geste du cuisinier nomade et dans chaque contrat signé sous la tente. Dans cet univers, la nourriture est un langage diplomatique et le repas, un acte de haute politique.

La Métaphysique du Partage : Les Rituels Spécifiques de la Cuisine Nomade

Sous la tente des Reguibat, la préparation du repas est une chorégraphie lente, une résistance au chaos du désert.

**-Le Pain de Sable (Taguella) :** Plus qu'un aliment, la *Taguella* est un rite de communion. Cuite directement sous les braises et le sable brûlant, elle symbolise l'union de l'homme et

de la terre. Le rituel veut que le patriarche rompe le pain à la main — jamais avec un couteau, car le fer est banni de l'acte de partage — et distribue les morceaux en commençant par l'étranger, même si celui-ci est un ennemi potentiel. Rompre la *Taguella* ensemble, c'est signer un pacte de non-agression sacré.

**-La Cérémonie des Trois Thés :** Codifiée sous l'influence des soufis, la préparation du thé est le préambule indispensable à toute transaction.

Le premier (amer comme la vie) nettoie l'esprit des soucis du voyage.

Le deuxième (doux comme l'amour) installe la fraternité.

Le troisième (suave comme la mort) scelle l'alliance.

On ne parle jamais d'affaires avant le troisième verre. C'est le "temps de Sidi Naji", un temps suspendu où l'on évalue l'âme de son interlocuteur avant de regarder son or.

**-La Part de l'Invisible et le Sens du Bord :**

Lors du service du grand plateau de couscous, la disposition des viandes et des légumes suit une géométrie précise. Le centre est réservé aux hôtes, mais les bords du plateau — là où la semoule est la plus accessible — sont laissés "libres". C'est ici que se joue l'éthique de la table ouverte : permettre à celui qui arrive en retard ou à celui qui a honte de sa pauvreté de piocher sans attirer l'attention.

L'Éthique de la Table comme Moteur du Commerce Caravanier

On aurait tort de croire que la "Table Ouverte" était une simple œuvre de charité déconnectée des réalités économiques. Au XVIIe siècle, elle était le lubrifiant indispensable du commerce transsaharien.

**-La Confiance (L'Amna) par le Sel :** Dans un monde sans tribunaux ni banques, la "Table Ouverte" de Sidi Naji servait de chambre de compensation morale. Un marchand qui avait mangé à la Zaouïa était considéré comme "marqué" par la bénédiction (*Baraka*) du Saint. Trahir un partenaire commercial après avoir partagé le sel de Sidi Naji entraînait une mort

sociale immédiate. L'hospitalité créait un espace de sécurité juridique là où l'État était absent.

**-La Zaouïa comme Hub Logistique :** En institutionnalisant l'accueil gratuit et illimité, Sidi Naji a transformé sa Zaouïa en un port sec. Les caravaniers savaient qu'ils trouveraient là non seulement de la nourriture, mais aussi des informations vitales sur l'état des puits, les mouvements des tribus dissidentes ou les cours de l'or à Tombouctou. La marmite qui bouillait en permanence était aussi le centre d'intelligence économique du désert.

**-Le "Droit de Passage" Transmuté :** Avant Sidi Naji, la traversée des territoires tribaux était souvent synonyme de pillage ou de lourds tributs. En imposant l'éthique du *Dif Allah* (l'invité de Dieu), il a substitué la prédation par la protection. Les Reguibat devenaient les gardiens des caravanes non par la force des armes, mais par le devoir d'hôte. Le commerce a prospéré car la route était devenue un sanctuaire.

L'Héritage Politique : Le "Ventre Plein"  
comme Rempart contre la Sédition

Sidi Naji avait compris une vérité politique profonde : une tribu qui a faim est une tribu qui se révolte. En ancrant la culture de l'abondance partagée, il a stabilisé la région du Drâa.

Sa table n'était pas seulement destinée aux voyageurs, elle était le point de ralliement des clans. Lors des grandes sécheresses, la Zaouïa devenait le grenier commun. En période de disette, Sidi Naji ne distribuait pas des rations, il ouvrait des banquets. Cette stratégie de la "générosité absolue" lui a conféré une autorité morale supérieure à celle des émirs, faisant de lui l'arbitre des conflits sahariens.

La Table Infinie

Aujourd'hui, l'esprit de Sidi Naji Rekibi nous rappelle que l'économie la plus solide est celle qui repose sur l'humain. Sa marmite, qui ne s'est pas éteinte pendant quarante ans, continue de chauffer symboliquement le cœur du Maroc. Elle nous enseigne que **le véritable luxe n'est pas de posséder la clé d'un coffre, mais de ne pas avoir de serrure à sa porte.**



---

### III. Le "Couscous de l'Invisible" : Une Théologie du Don

Si l'hospitalité de Sidi Naji Rekibi a pu traverser les siècles et les géographies, c'est qu'elle ne reposait pas sur une simple logistique de la survie, mais sur une véritable **métaphysique de l'altérité**. Au cœur de cette tradition se trouve un symbole puissant, devenu le pilier de l'identité saharienne : le "Couscous de l'Invisible".

L'Espace Sacré de la Place Vide

Dans l'ontologie nomade, le repas n'est jamais un acte clos. Lorsque le grand plateau de bois (*el-gouça*) est déposé au centre de la tente, le cercle des convives n'est jamais hermétique. Aujourd'hui encore, chez les descendants des Reguibat, un rituel silencieux persiste : on laisse systématiquement **un espace libre** autour du plat et une portion de semoule intacte sur le rebord le plus accessible du plateau.

Cette part n'est pas un reste, c'est une invocation. Elle s'adresse au "**Passager de l'Invisible**" (*al-musafir al-ghayb*). Ce geste

postule que l'invité le plus important est celui qui n'est pas encore là, celui qui pourrait surgir du vent de sable à l'instant où les mains plongent dans le grain. En réservant cette part, le donateur reconnaît que la nourriture ne lui appartient pas : il n'en est que le dépositaire provisoire mandaté par le Créateur.

Une Théologie de l'Abondance par la Soustraction

Le "Couscous de l'Invisible" renverse les logiques économiques classiques. Ici, l'abondance ne se calcule pas par ce que l'on stocke, mais par la capacité à vider ses réserves pour l'inconnu.

**-Le refus de la solitude :** Dans le désert, manger seul est l'expression d'une pathologie spirituelle. C'est se couper de la *Baraka* (la bénédiction divine) qui ne descend que sur le partage.

**-La sacralisation du seuil :** Cette théologie transforme la tente en un sanctuaire poreux. Le "Couscous de l'Invisible" est le garant d'une paix sociale durable : on ne fait pas la guerre à celui avec qui l'on est prêt, par principe, à partager son dernier grain de sel.

---

De la Tente à la Cité : La Migration du Concept

Cet héritage de Sidi Naji a agi comme une semence spirituelle pour le Maroc urbain. Lorsque Fès installe ses "médecins de l'âme" ou que Marrakech organise l'anonymat du don devant les Foundouks, elles ne font que traduire en pierre et en institutions urbaines la part du "passager de l'invisible" née sous la tente de poils.

Le pain suspendu aux portes d'Essaouira ou le panier déposé dans l'ombre des ruelles de la médina sont les avatars citadins de ce rebord de plateau laissé libre dans le désert. C'est la même **grammaire de la pudeur** : donner sans voir, recevoir sans être vu, pour que seul le don demeure.

Un Héritage Vivant : La Résistance du Don

À l'heure de la modernité et de l'individualisme, le "Couscous de l'Invisible" demeure un acte de résistance culturelle. Il rappelle que la table marocaine, qu'elle soit dressée dans un appartement de Casablanca ou sous une tente au fin fond du Sahara, reste par essence **infinie**.

L'héritage de Sidi Naji Rekibi nous enseigne que la véritable sécurité ne réside pas dans la

hauteur de ses murs, mais dans la longueur de sa table. En laissant cette place vide, les héritiers du Gardien de la Table Ouverte continuent de murmurer au monde que **l'autre est une chance, et son arrivée, une bénédiction.**

La Voix du Désert : L'hospitalité chantée (Le Tebrâa)

Dans la culture des Reguibat, l'acte de donner ne se limite pas au geste de la main ; il est porté par le souffle de la poésie. Le **Hassani** (dialecte arabo-berbère du Sahara) regorge de métaphores sur la table de Sidi Naji. Les poètes nomades comparent souvent la générosité à la pluie (*Al-Ghayth*), car comme elle, le don ne choisit pas sa terre : il tombe sur le juste comme sur l'égaré.

On chante souvent ce proverbe poétique sous les tentes :

*"Celui qui mange seul s'étrangle avec le secret de Dieu."*

La poésie populaire célèbre la "**Marmite qui ne dort jamais**". Dans les veillées sahariennes, on raconte en vers comment la fumée de la Zaouïa de Sidi Naji était une "écriture dans le ciel", un alphabet visible à des lieues à la ronde que les caravaniers

déchiffraient comme une invitation irrésistible. Offrir le couscous, c'est, selon les poètes, "laver l'âme du voyageur de la poussière du chemin".

Témoignages Contemporains : La Résistance du Seuil

Aujourd'hui, alors que les pistes de sable deviennent des routes asphaltées, l'esprit du "Couscous de l'Invisible" refuse de s'éteindre. Dans les quartiers de **Laâyoune**, de **Smara** ou de **Dakhla**, l'architecture a changé, mais la grammaire sociale reste fidèle à Sidi Naji.

**-Le témoignage du voyageur :** Il n'est pas rare, encore aujourd'hui, qu'un étranger traversant le grand Sud soit interpellé par un inconnu sur le pas de sa porte avec la question rituelle : « *Waash k liti ?* ». Ce n'est pas une formule de politesse, c'est une sommation de bienveillance. Refuser l'invitation est parfois perçu comme une offense à la *Baraka* de la maison.

**-La part du pauvre digitalisée :** Même dans la modernité, la "Part de l'Invisible" s'adapte. Lors des fêtes religieuses ou des mariages, de grandes tentes sont dressées dans les rues des

viles sahariennes. Elles restent ouvertes à tous les vents. Nul besoin d'invitation : celui qui passe entre, s'assoit, mange la part qui lui est réservée sur le bord du plateau, et repart sans que son nom ne soit jamais prononcé. L'anonymat sacré de Sidi Naji survit au bitume.

La Géographie du Cœur

L'héritage de Sidi Naji Rekibi nous enseigne une leçon de géopolitique spirituelle : **la frontière ne s'arrête pas là où finit le territoire, mais là où s'arrête l'hospitalité.**

Le "Couscous de l'Invisible" est la preuve que le Sahara n'est pas un vide, mais un plein. Un plein d'attentions, de codes et de silences respectueux. En laissant cette place vide au bord du plateau, les fils de Sidi Naji rappellent au monde moderne, souvent amnésique, que l'humanité commence précisément là où l'on accepte de partager son pain avec celui dont on ignore tout, sauf sa faim.

La Chaîne de la Miséricorde — Du Sable à la Pierre

L'odyssée spirituelle de **Sidi Naji Rekibi** ne s'arrête pas aux dunes mouvantes du Drâa. Elle constitue la clé de voûte d'une

architecture sociale qui définit l'âme marocaine : une symbiose unique entre la **rigueur du désert** et la **sophistication de la cité**.

La Migration des Valeurs : Un Pont de Sel et de Pain

Le voyage que nous avons tracé, de la "Marmite de l'Espoir" saharienne aux horloges de Fès et aux paniers de Marrakech, révèle une vérité profonde : l'éthique de la **Table Ouverte** est une valeur nomade qui a su s'urbaniser sans se trahir.

- **Dans le désert**, l'hospitalité est une survie mystique : on donne car demain, on sera celui qui reçoit.
- **Dans la cité**, elle devient une institution de civilisation : on donne pour maintenir l'équilibre et la dignité de la communauté.

Le "Passager de l'Invisible" comme Citoyen du Monde

Le rituel de la place vide autour du couscous, hérité de Sidi Naji, n'est pas une simple nostalgie folklorique. C'est une **philosophie de l'altérité**. Que ce soit par les fondations

pieuses (*Habous*), la solidarité interconfessionnelle d'Essaouira ou l'anonymat des *Foundouks*, le Maroc a érigé la protection de l'étranger en art de vivre. L'étranger n'est jamais un intrus, il est le "**Dif Allah**" (l'invité de Dieu), celui par qui la bénédiction entre dans la maison.

Un Modèle pour l'Avenir

À l'heure où les sociétés modernes se murent parfois dans l'individualisme, l'héritage de Sidi Naji Rekibi offre une alternative lumineuse. Il nous enseigne que **la véritable frontière d'une nation n'est pas son tracé cartographique, mais la limite de sa générosité.**

En gardant "le pan de la tente relevé", le Maroc perpétue cette "théologie du don" qui transforme chaque repas en une prière et chaque seuil en un sanctuaire. La table de Sidi Naji reste, à travers les âges, une table infinie où la part de l'invisible suffit à nourrir l'espoir de tous.



---

## **IV. Chroniques de l'Extrême : Quand le Don devient l'Ultime Survie**

Dans l'immensité impitoyable du Sahara, l'hospitalité n'est pas un luxe de l'abondance, mais un acte de résistance contre le néant. Ici, le don se transforme en une épopée où la survie de l'autre passe avant la sienne. Ces récits, transmis par la tradition orale sous les tentes de poils de chèvre, constituent le code d'honneur vivant des "Fils des Nuages".

### **1. Le Sacrifice de la Laitière : L'Épreuve du Cœur et du Sang**

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'un *Iriphi* (vent de sable brûlant et aveuglant) balayait le désert pendant plusieurs jours, une caravane de sel, égarée et exsangue, finit par échouer aux abords d'un campement Reguibat. La tribu traversait alors une « grande soif » : sept années de sécheresse qui avaient décimé les troupeaux.

Il ne restait au chef du campement qu'une seule chamelle laitière, l'unique source de vie qui permettait encore d'allaiter les nourrissons du clan. Sans hésiter, bravant les murmures de

l'instinct de conservation, il fit égorger la bête pour offrir un festin de viande aux moribonds. À un ancien qui s'inquiétait du lendemain des enfants, le chef répondit cette phrase restée gravée dans le sable :

*« Celui qui frappe à ta tente n'est pas un étranger qui vient prendre ton pain... c'est une épreuve envoyée par Dieu pour peser ton cœur. »*

La caravane fut sauvée, et la légende raconte que la pluie tomba le soir même, comme si le ciel avait été fendu par ce sacrifice.

## 2. La Baraka Circulaire : La Dernière Poignée de Farine

À M'Hamid El Ghizlane, aux portes du grand erg, circule l'histoire d'une mère de famille dont les réserves étaient réduites à une poignée de farine. Alors qu'elle s'apprêtait à cuire l'ultime galette pour ses propres enfants affamés, un voyageur épuisé se présenta au seuil de sa demeure. Dans un geste de foi absolue, elle lui offrit le pain chaud, laissant sa progéniture s'endormir l'estomac vide.

Le lendemain, avant l'aube, la caravane de l'inconnu — qui s'était révélé être un marchand égaré — revint sur ses pas. En remerciement de ce pain qui lui avait rendu la vie, il déposa

devant la porte dix sacs d'orge et trois outres de dattes. Pour les Sahariens, ce n'est ni de la chance ni de la magie : c'est la **Loi de la Baraka**. Dans le désert, le don n'est jamais une perte, c'est une semence qui revient toujours au centuple vers celui qui a osé vider sa main.

### 3. Le Silence du Thé : La Liturgie des "Fils du Nuage"

Le thé saharien n'est pas une simple boisson, c'est une **horloge sociale** et un traité de paix muet. Entre deux inconnus qui se rencontrent au milieu de nulle part, le rituel des trois verres permet d'appivoiser la méfiance sans l'agression des mots :

**-Le premier verre (Amer comme la vie) :** Il lave l'amertume du chemin et purge les intentions. On se jauge en silence.

**-Le deuxième verre (Doux comme l'amour) :** Le sucre apaise les esprits. C'est le moment où les visages se détendent et où la fraternité commence à infuser.

**-Le troisième verre (Suave comme la mort)**  
: C'est le verre de l'adieu ou de l'alliance éternelle. On repart l'âme légère.

Dans ce silence rythmé par le battement de l'écume, les hommes se reconnaissent comme des **Abnaa el-Ghamam** (Fils du Nuage). Ce titre poétique rappelle leur condition commune : comme le nuage, le nomade n'a pas de patrie fixe ; sa seule demeure est là où tombe la pluie, et sa seule armure est la solidarité de ceux qui partagent le même horizon.

### **1. La caravane sauvée : L'épreuve du cœur**

Une tradition orale rapporte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, une caravane de sel s'égara lors d'un *Iriphi* (vent de sable violent). Les hommes, moribonds, arrivèrent près d'un campement Reguibat. Les réserves de la tribu étaient presque nulles à cause d'une sécheresse de sept ans. Le chef de campement fit égorger la dernière chamelle laitière — l'unique source de survie du clan — pour nourrir les étrangers. Un ancien aurait dit : **« Celui qui frappe à ta porte n'est pas un étranger... c'est une**

**épreuve pour ton cœur.** » La caravane fut sauvée, et la chamelle devint une légende de sacrifice.

## **2. La dernière poignée de farine : Le cycle du retour**

À **M'Hamid El Ghizlane**, on raconte l'histoire d'une femme qui cuisit son dernier pain pour un voyageur inconnu, laissant ses propres enfants jeûner. Le lendemain, une caravane égarée, reconnaissante de l'abri trouvé, offrit dix sacs d'orge à la famille. Pour les gens du désert, ce n'est pas de la magie, c'est la **loi de la Baraka circulaire**.

## **3. Le silence du thé : La fraternité du feu**

Le thé saharien est une horloge sociale. Trois verres : le premier "amer comme la vie", le second "doux comme l'amour", le troisième

"suave comme la mort". Entre inconnus, le rituel du thé permet de s'appivoiser sans intrusion. Dans ce silence, une fraternité naît. On se reconnaît comme des "**fil**s du nuage" (*Abnaa el-Ghamam*).

---



---

## V. Une économie de la survie solidaire

Si les cités impériales ont bâti leur puissance sur l'accumulation et la sédentarisation des richesses, le Sahara a inventé une économie inverse : celle de la **dispersion**. Dans un environnement où la possession matérielle est un fardeau lors de la marche, la seule richesse durable est celle que l'on investit dans l'autre.

### 1. L'Investissement Moral : La Banque du Cœur

Dans le désert, le surplus n'est pas un profit, c'est une responsabilité. Accumuler des vivres au-delà du nécessaire alors qu'un autre a faim est perçu comme une rupture de l'équilibre cosmique.

**-Le don comme épargne** : Donner son excédent de dattes, de grain ou de lait, c'est placer son capital dans le « cœur des autres ». Cette forme d'épargne invisible ne craint ni le vol ni les tempêtes de sable.

**-La circulation de la Baraka** : L'économie nomade repose sur la fluidité. Plus le don

circule, plus la bénédiction (*Baraka*) augmente. Pour les fils de Sidi Naji, la main qui donne est toujours plus haute que celle qui reçoit, mais les deux sont liées par une dette d'honneur qui stabilise toute la société.

## 2. Le Crime du Refus : La Loi de l'Orf (Droit Coutumier)

L'hospitalité saharienne n'est pas qu'une affaire de poésie ; elle est régie par un cadre juridique strict : l'**Orf**. Dans ce droit coutumier, le refus d'assistance est codifié comme un crime grave.

**-Le déni de vie** : Refuser de l'eau, du sel ou l'abri d'une tente à un voyageur en péril est considéré comme un homicide par omission.

**-La Mort Sociale** : Celui qui enfreint cette règle s'expose à la sanction la plus redoutée du désert : l'**exclusion de la tribu**. Devenir un paria sans protection, c'est être condamné par le sable. Ce cadre légal garantit que même dans les périodes les plus sombres de l'histoire, le réseau de secours mutuel n'a jamais été rompu.

### 3. Le Maillage de la Sécurité Invisible

L'hospitalité crée un maillage de sécurité à l'échelle d'un continent. C'est une forme de « contrat social transsaharien » qui défie les distances.

**-La réciprocité universelle :** Le nomade qui offre le meilleur de sa table à un inconnu à **Guelmim** ne le fait pas par calcul immédiat. Il sait, avec une certitude absolue, que son propre fils, son frère ou son cousin sera accueilli avec la même ferveur à **Tombouctou, Agadez** ou **Chinguetti**.

**-Un filet de sécurité sans frontières :** Ce système remplace les assurances et les banques. C'est une infrastructure invisible, faite de tentes et de feux de cuisine, qui permet à l'homme de traverser l'immensité sans peur, sachant que la solidarité est la seule carte qui ne ment jamais.

#### La Leçon du Sable

Cette économie de la survie solidaire nous rappelle que dans le vide du désert, l'homme

n'est riche que de ce qu'il a donné. L'héritage de Sidi Naji Rekibi a transformé le Sahara en un immense **espace de droit humain**, où le partage n'est pas une option, mais le socle même de la civilisation.

Contrairement aux villes où l'on accumule, le désert enseigne la **dispersion**.

**-L'investissement moral** : Donner son surplus, c'est placer son capital dans le cœur des autres.

**-Le refus comme crime** : Dans le droit coutumier saharien (*Orf*), refuser l'eau ou la nourriture à un voyageur en péril est un crime passible d'exclusion de la tribu.

**-La protection invisible** : L'hospitalité crée un réseau de sécurité à travers l'immensité. On donne à **Guelmim** en sachant que son propre fils sera nourri à **Tombouctou**.



## **VI. Une Sagesse Immortelle : La Résistance de l'Esprit de Sidi Naji**

Loin d'être un simple vestige folklorique ou une page jaunie de l'histoire, la tradition de la "Table Ouverte" constitue encore aujourd'hui la colonne vertébrale morale du Sud marocain. Si les tentes de poils de chèvre laissent parfois place au pisé ou au béton, l'âme de **Sidi Naji Rekibi** continue d'habiter les murs et de dicter les comportements, agissant comme un rempart contre l'individualisme moderne.

### 1. Les Sanctuaires de l'Accueil : De M'Hamid à Dakhla

Dans les oasis de **M'Hamid El Ghizlane** ou les Zaouïas de **Dakhla**, l'hospitalité ne s'est pas marchandisée ; elle s'est adaptée.

**-Les maisons d'hôtes spontanées :** Bien au-delà des circuits hôteliers officiels, il existe un réseau invisible de demeures où l'on ne demande pas de réservation. Pousser la porte d'une famille sahraouie, c'est encore et toujours entrer dans un espace où le temps s'arrête pour le visiteur.

**-Les Zaouïas, centres de gravité :** À Dakhla, les descendants des Reguibat maintiennent des lieux de passage où le couscous du vendredi et le thé de l'après-midi sont des droits acquis pour tout étranger, rappelant que la fonction première de la lignée est de rester le "Gardien de la Table".

### 2. L'Épreuve du Réel : L'Hospitalité face aux Éléments

La preuve la plus éclatante de la vitalité de cette sagesse surgit lors des crises climatiques.

**-Fait historique actuel** : Lors des grandes inondations qui coupent parfois les routes du Drâa ou des tempêtes de sable bloquant les voyageurs sur les axes vers le Sud, un phénomène unique se produit. Les maisons des villages environnants s'ouvrent instinctivement. Sans injonction administrative, les familles se répartissent les naufragés de la route, offrant gîte, nourriture et réconfort.

**-L'abolition des distinctions** : Dans ces moments de vulnérabilité commune, la nationalité, la religion ou le statut social s'effacent devant l'impératif de protection. On redevient, comme au XVIIe siècle, un "Fils du Nuage" en quête d'abri.

3. Le Tourisme face à la Racine : L'Invité reste l'Envoyé de Dieu  
Le développement du tourisme dans le désert aurait pu éroder cette valeur sacrée, mais la racine est trop profonde.

**-Un tourisme "habité"** : Pour le Saharien, le client reste avant tout un **Dif Allah** (invité de Dieu). Cette nuance change tout : le service

n'est pas une transaction, c'est une mission spirituelle.

**-La transmission aux jeunes générations :**

Malgré la digitalisation et l'ouverture au monde, la jeunesse du Sud cultive une fierté immense autour de cet héritage. Recevoir "à la manière de Sidi Naji" est une marque de noblesse (*Mouroua*) qui définit encore l'homme accompli.

La Lampe du Drâa

La sagesse de Sidi Naji Rekibi nous enseigne que si le sable peut recouvrir les puits, il ne peut étouffer une éthique fondée sur l'amour de l'autre. En maintenant sa marmite bouillante pendant quarante ans, le Saint du Drâa a allumé une lampe qui ne s'est jamais éteinte. Elle brille aujourd'hui dans chaque verre de thé offert, dans chaque main tendue au milieu de nulle part, et dans cette certitude marocaine que **tant qu'il y aura un étranger sur la route, il y aura une porte ouverte pour l'accueillir.**

Cette tradition n'est pas un vestige. Dans les "maisons d'hôtes" spontanées de **M'Hamid** ou

les zaouïas de **Dakhla**, l'esprit de Sidi Naji  
perdure.

---



---

## Conclusion : Le Message du Grain

Du Haut-Atlas aux dunes de l'Erg Chebbi, une vérité traverse le Maroc : **le pain est le ciment de l'être**. La spiritualité des Reguibat nous enseigne que :

**-La dignité précède le discours** : On ne prêche pas à un ventre vide.

**-La faim empêche la prière** : Pour que l'âme s'élève, le corps doit être apaisé.

**-Le cœur qui nourrit est déjà en prière.**

Comme le disent les anciens sous la voûte étoilée du Sahara : « **Le cœur qui ne partage pas est un puits tari ; il ne reflète jamais la lumière des étoiles.** » --- **Dernier mot** : Le pain n'est pas une fin, c'est le début de l'humanité. En offrant une galette ou un verre de thé, le Marocain ne donne pas seulement de la nourriture, il donne une place dans le monde.

---

Plus au sud, vers Mhamid El Ghizlane, aux portes du Sahara, la générosité prend une dimension héroïque face à l'hostilité du climat. **Sidi Naji Rekibi** et sa lignée ont instauré la culture de "la table ouverte".

**-Le Couscous de l'Invisible :** Dans les zaouïas du Sud, la règle d'or est qu'une marmite doit toujours être sur le feu. On ne demande jamais son nom au voyageur, ni sa tribu, ni sa destination. On lui demande : "*As-tu mangé ?*"

**-L'histoire historique :** On raconte que lors des grandes sécheresses, ces tribus partageaient leurs dernières réserves de dattes et d'orge avec les caravanes de passage, considérant que le visiteur est l'envoyé de Dieu. Ici, le partage n'est pas un surplus, c'est un acte de survie collective.

### **Le Message du Grain**

Le Maroc ne sépare pas le ciel de la terre. Le pain y est le lien sacré, le témoin de notre humanité commune. Ce livre nous rappelle que le chemin de la sagesse ne passe pas

forcément par de longs discours, mais par la main tendue qui offre une galette chaude.

*"Le pain d'abord"* n'est pas une résignation devant le besoin, c'est l'affirmation que **la sainteté est une forme suprême d'hospitalité**. Car au bout du compte, comme le disent les anciens : *"Le cœur qui ne nourrit pas est un cœur qui ne prie pas."*

